

*Nous attirons l'attention de nos lecteurs qu'à partir du
1^{er} juin 1949 le siège du Centre Polonais de Recherches
Scientifiques se trouve 74, rue Lauriston, Paris (16^e Arr.)
Téléphone : COPernic 51-91*



Centre Polonais de Recherches Scientifiques
74, rue Lauriston, Paris-XVI^e

Directeur :

Stanislas Wędkiewicz
Professeur à l'Université de Varsovie.

ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES
CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DE PARIS

DÉCEMBRE 1949

N° 4

BULLETIN

RECHERCHES POLONAISES SUR LE MONDE
ANTIQUE

LA PHILOGIE CLASSIQUE EN POLOGNE

C'est grâce aux liens culturels unissant la Pologne aux peuples de l'Europe Occidentale que, de très bonne heure, la langue latine y était connue et largement employée. Un conflit devait surgir, plus tard, en Pologne, de même qu'en Italie et en France, entre le latin et le parler national en tant que langue d'expression littéraire. Il y eut en Pologne, au Moyen-Age, une production en langue latine et une production en langue nationale, et c'est la première qui prédomina décidément. A l'époque de la Renaissance, au XVI^e siècle, la Pologne produit quelques poètes latins remarquables. Cependant, celui que l'on surnomma le « Horace sarmate », Kazimierz Sarbiewski (Casimirus Sarbievius, 1595-1640), appartient au XVII^e siècle. On peut se renseigner sur cette production latine des écrivains polonais en consultant la thèse pour le doctorat de Mme Marie Kasterska (*Les poètes polono-latins jusqu'en 1589*, Paris 1918), l'ouvrage de M. Jacques Langlade sur Jean Kochanowski (Paris, 1932) et le très instructif article de M. Franck-Louis Schoell, publié dans *Lettres d'Humanité* (tome VII, 1948, p. 150 et suiv.).

La langue et la littérature grecques ne furent connues en Pologne que beaucoup plus tard. Dans un mémoire écrit en latin (*Lingux graecæ quam notitiam Vincentius Kadlubconis prodat ; Eos*, tome XXXII, 1929) l'éminent historien polonais, Oswald Balzer (décédé en 1933) cherchait à montrer que Vincent Kadhubek, chroniqueur polonais (évêque de Cracovie entre 1208-1218, mort en 1223) connaissait la langue grecque et qu'il l'aurait apprise, non en Italie, comme l'avaient pensé plusieurs érudits, mais en France. Balzer a développé sa thèse dans un vaste ouvrage en deux volumes, inachevé d'ailleurs, et publié après sa mort (1935), en s'appliquant,

entre autres, à comparer avec soin le style latin de l'écrivain polonais avec celui des écrivains franco-latins contemporains.

En fait, c'est seulement au XVI^e siècle que l'on commence, en Pologne, à étudier la langue grecque sérieusement, grâce surtout à l'enseignement de cette langue, donné à l'Université de Cracovie par deux humanistes italiens, Jean Silvius Amatus Siculus et Constantin Claretti de Cancellieri de Pistoie (cf. Henryk Barycz, *Historia Uniwersytetu Jagiellońskiego w epoce humanizmu*, Kraków 1935, p. 67-84). Mais les études sur les auteurs grecs n'ont pas été poursuivies longtemps.

A vrai dire, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que l'étude des langues et des littératures grecques et latines prend un nouvel essor. Les méthodes de recherches perfectionnées dans les pays étrangers, et surtout en Allemagne, ne tardent pas à être connues en Pologne. C'est un Dantzigois, Gotfred Ernest Groddeck (1762-1826) qui, nommé professeur à l'Université de Wilno, devient, en Pologne, promoteur de la philologie classique, considérée, conformément à l'esprit de l'époque, comme une science encyclopédique de la culture spirituelle et matérielle des Grecs et des Romains. Il publia nombre de travaux intéressants (entre autres *Initia Historiæ Græcorum litterariæ*, Wilno 1821) et laissa plusieurs disciples. Parmi ses élèves se trouva aussi le poète Adam Mickiewicz qui a enseigné, au cours des années 1839-1840, la littérature latine à l'Université de Lausanne.

La décadence des universités polonaises, consécutive aux désastres politiques, entraîna aussi celle des études classiques. C'est en Poznań, sous la domination prussienne et sous l'influence allemande, grâce au fait qu'en Allemagne les langues classiques tenaient la première place dans l'enseignement secondaire, que ces études ont pu renaître en Pologne. Et c'est au lycée Sainte-Marie-Madeleine de Poznań qu'ont reçu leur première formation les savants qui devaient, par la suite, organiser l'enseignement de la philologie classique à Varsovie, à Cracovie et à Lwów. Zygmunt Węclewski (1824-1887), qui enseigna la philologie classique à l'École des Hautes Etudes de Varsovie (Szkola Główna, fondée en 1852) et après la suppression de cette École (en 1869) à l'Université de Lwów, était originaire de la Pologne Occidentale. C'est de même dans cette partie de la Pologne qu'ont vu le jour : l'abbé Stefan Pawlicki (1839-1916), auteur d'une histoire de la philosophie grecque (excellente pour l'époque), Ludwik Cwikliński, fondateur de la Société Polonaise de Philologie, et Kazimierz Morawski (1852-1925), professeur à l'Université de Cracovie et président de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres au cours des années 1917-1925. Ce dernier, bien connu hors de la Pologne par ses nombreux mémoires relatifs aux orateurs grecs et latins, a écrit une histoire de l'Université Jagellonienne au Moyen-Age et à l'époque de la Renaissance (1900) qui a été traduite en français (3 vol. Paris, Picard, 1900-1903). Cet ouvrage est, au fond, une histoire de l'humanisme en Pologne. Pendant les dernières années de sa vie il a composé une histoire de la littérature romaine en sept volumes (*Historia literatury rzymskiej*, 1909-1922).

Morawski enseignant à Cracovie et Cwikliński à Lwów formèrent des travailleurs consciencieux, capables de bien manier les méthodes les plus rigoureuses et habitués à rédiger leurs mémoires ou articles en latin, grâce à quoi les savants étrangers pouvaient en prendre connaissance.

En caractérisant l'évolution des recherches poursuivies en Pologne sur la civilisation antique, on constate surtout les liens qui les rattachent à

la philologie classique allemande. Cependant, au début du XX^e siècle, et surtout après la première guerre mondiale, les philologues polonais ont multiplié leurs contacts avec la science italienne et française. Une fois que la philologie classique, limitée à l'enseignement de la littérature grecque et latine, eut pris de la consistance, on commença à créer dans les universités polonaises des chaires spéciales, consacrées à d'autres aspects de la civilisation antique, aussi bien spirituelle que matérielle, comme celles d'histoire ancienne, d'archéologie et de papyrologie. Il n'a pas manqué et il ne manque certes pas de philologues classiques s'intéressant aux questions de grammaire (Witkowski, Krokiewicz), mais l'étude de ces questions-là passe maintenant dans le champ de la linguistique. Il suffirait de nommer à ce propos Jan Rozwadowski (1867-1935), excellent connaisseur de la langue grecque et latine, et des indo-européistes comme Kuryłowicz, Otrębski et Safarewicz.

Quand on considère l'histoire de la philologie classique en Pologne, on doit être frappé d'abord par la variété des sujets traités. Mais, on peut parler de certaines préférences des philologues polonais. Ainsi, ils ont consacré beaucoup de travaux à la rhétorique grecque et romaine. D'autre part, on a dépensé, en Pologne, bien des efforts pour recueillir et étudier, en vue des éditions critiques, les manuscrits de Grégoire de Nazianze, ce qui s'explique par le fait que l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres participe à l'œuvre internationale d'édition critique de la patristique grecque. On sait que des philologues polonais ont collaboré aux publications collectives (telles que *Thesaurus Linguae Latinæ*, *Bursians Jahresberichte*, *Real-Enzyklopædie de Pauly-Wissowa*) et aux revues de philologie classique paraissant en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en France et en Russie.

Un des traits caractéristiques des érudits polonais dans le camp de la philologie classique, c'est l'effort qu'ils ont accompli comme traducteurs d'œuvres grecques et latines, et leur souci constant de vulgarisation des connaissances relatives à la civilisation antique.

Ils n'ont pas cessé de publier leurs travaux en latin. Et, à ce propos, on doit rappeler que Tadeusz Zieliński avait créé, en Pologne, une société qui se donnait pour tâche de propager l'usage du latin comme langue internationale du monde savant (« Société pour le latin comme langue internationale »).

LES PHILOLOGUES CLASSIQUES MORTS AU COURS DES ANNEES 1939-1949

Le premier fascicule d'*Eos*, organe de la Société Polonaise de Philologie, publié après la dernière guerre (tome 41, 1946) contient en premier lieu la liste des 33 membres de cette société morts au cours des années d'occupation. Cette liste funèbre s'est allongée depuis. Nous ne parlerons ici que de ceux qui étaient connus non seulement en Pologne, mais aussi à l'étranger.

En février 1940 est mort, comme un martyr, dans le camp de concentration d'Oranienburg, Léon Sternbach, professeur en retraite de l'Uni-

versité de Cracovie (né en 1864). Il périt victime du régime allemand d'occupation, ayant été arrêté le 6 novembre 1939, en même temps que beaucoup d'autres professeurs de l'Université Jagellonienne.

Léon Sternbach était certes du nombre des plus grands érudits dans le champ de la philologie classique, et cela non seulement parmi ceux des temps modernes, mais dans l'histoire de cette discipline. Sa connaissance des auteurs grecs et latins de toutes les époques était véritablement prodigieuse. La littérature byzantine, les œuvres latines du Moyen Age et du siècle de la Renaissance lui étaient aussi familières que les productions grecques et latines de l'âge classique. Son érudition apparaissait dans chacun de ses articles ou mémoires, et il en a publié quelques centaines. Il est même assez vraisemblable que cette érudition et cette exactitude de philologue consciencieux l'avaient empêché de mener à bonne fin des ouvrages synthétiques pour la composition desquels il était admirablement préparé, mais qu'il a toujours tardé à mettre au point, estimant que les matériaux recueillis étaient insuffisants.

Sans vouloir caractériser en détail les travaux de Léon Sternbach, il y a lieu de rappeler ici que les plus importants d'entre eux avaient pour objet l'Anthologie Palatine, les recueils d'épigrammes grecs, les gnomologies, les monastiques de Méandre, les fables d'Esopé, les écrivains byzantins peu connus, les proverbes grecs (qu'il a étudiés sur un fond comparatif très vaste), enfin, les chants de Grégoire de Nazianze, dont il s'était chargé de donner une édition critique. Peu de temps avant le début de la dernière guerre, il publia, en effet, comme spécimen, un des chants avec commentaire, faisant preuve une fois encore d'une érudition extraordinaire.

Ludwik Ćwikliński (né en 1853) fut aussi victime des persécutions allemandes. Chassé de Poznań, il mourut à Cracovie en 1942, dans un asile pour les vieillards. Exceptionnellement doué, il obtint à l'âge de vingt ans le grade de docteur à Berlin, et, ayant 23 ans, il fut nommé professeur à l'Université de Lwów. C'est à cette étape de sa vie qu'il a publié, en latin et en allemand, plusieurs mémoires fort appréciés sur la composition de l'ouvrage de Thucydide. Excellent organisateur, il fonda à Lwów, en 1893, la Société Polonaise de Philologie, et c'est grâce à son initiative que fut créée la revue *Eos*. Appelé à occuper des postes importants à Vienne, il exerça pendant un certain temps les fonctions de Ministre de l'Instruction Publique dans la capitale de l'Autriche. En 1919, il revint à Poznań et reprit alors ses travaux de philologie classique. Le couronnement de sa carrière de savant, c'est l'édition critique des œuvres de l'humaniste polonais Klemens Janicki (1516-1543), qui parut en 1930 dans les publications de l'Académie Polonaise, comme volume VI de la série *Corpus antiquissimum poetarum Poloniae latinorum*.

Au cours de l'année 1943 décédèrent à Lwów deux philologues de valeur : Franciszek Smolka (né en 1882), spécialisé en papyrologie et en histoire de l'Égypte au temps des Ptolémées, ainsi que Jan Smereka (né en 1895), auteur des études sur le style des différents écrivains grecs et romains, et en particulier sur le style d'Euripide. Il a publié sur Euripide un ouvrage intitulé *Studia Euripidea* (1937).

Le 8 mai 1944 rendit son dernier souffle Tadeusz Zieliński, vivant en exil aux environs de Munich. Né en Ukraine en 1859, formé dans les universités allemandes, il fut nommé, en 1887, professeur de philologie

grecque à l'Université de Saint-Pétersbourg. En 1922, on lui offrit une chaire à l'Université de Varsovie à laquelle il enseigna jusqu'en 1934. Pendant le siège de la capitale de la Pologne, en septembre 1939, il perdit, à la suite du bombardement de la ville, tous ses manuscrits et sa riche bibliothèque privée. Obligé par les occupants à s'établir en Allemagne, il n'abandonna pas pourtant ses travaux malgré son mauvais état de santé, et fit un effort héroïque pour mener au terme sa grande entreprise, son *Histoire de la religion dans le monde antique*, en plusieurs volumes, dont quatre avaient déjà paru avant la guerre (la religion de la Grèce antique, la religion de l'âge hellénistique, le parallèle entre l'hellénisme et le judaïsme, et la religion au temps de la république romaine). Il acheva, en exil, le volume V (La religion à l'époque de l'empire romain) et le volume VI (Le christianisme antique jusqu'à la mort de Saint Augustin).

Tadeusz Zieliński jouissait d'une renommée mondiale. Excellent conférencier, maniant avec aisance toutes les langues d'importance mondiale, docteur *honoris causa* de plusieurs universités, membre des diverses Académies et Sociétés savantes, il avait déployé une activité intense dans deux directions : il publiait, d'une part, des travaux et des ouvrages proprement scientifiques, et, de l'autre, des livres de vulgarisation de la meilleure qualité.

Longue est la liste de ses travaux. Nous rappellerons ici sa monographie monumentale, *Cicero im Wandel der Jahrhunderte* (première édition en 1897, et la quatrième, augmentée au point d'avoir le volume triple ou quadruple de la première, en 1928) ; le livre *Die Antike und wir* (1905), traduit en plus de dix langues ; ses études sur le rythme de la prose latine et surtout de celle de Cicéron ; ses études de valeur durable sur le drame grec (*Tragodumenon libri tres*, Kraków, 1925) ; son beau livre : *Horace et la Société romaine du temps d'Auguste* (Paris, Les Belles-Lettres, 1938) ; *Histoire de la civilisation antique*, parue chez Payot ; *La Sybille* (Paris, 1924), livre qui a aussi pour objet l'histoire des croyances religieuses, enfin un article qui touche à l'histoire des doctrines hermétiques intitulé : *La cosmogonie de Strasbourg* et publié dans la revue italienne *Scientia* (1941, fasc. 4). C'est le dernier travail de Zieliński imprimé de son vivant.

En 1946, décédèrent deux professeurs de philologie classique : Jan Oko (né en 1875), auteur des travaux sur Ovide, Catulle, Horace et Virgile, et qui connaissait particulièrement bien l'archéologie de Rome, — ainsi que Mieczysław Popławski (né en 1893), formé à l'Université de Saint-Pétersbourg, élève de Zieliński et de Rostowcew. Il a étudié le problème des éléments religieux dans la vie morale et matérielle des Romains et a publié, entre autres, une exégèse très poussée de la quatrième églogue de Virgile.

Gustaw Przychocki (né en 1884) est mort prématurément au commencement de l'année 1947. Ayant étudié dans sa jeunesse les manuscrits des lettres de Grégoire de Nazianze et publié quelques articles sur ce sujet, il donna, peu de temps avant sa mort, une synthèse de ses recherches dans un mémoire intitulé : *Historia listów św. Grzegorza* (Histoire des lettres de St-Grégoire, Kraków, 1946) ; mais il était surtout latiniste. Il a fait paraître des travaux sur Ovide, Virgile et Cicéron. Cependant, c'est la comédie latine (et surtout les comédies de Plaute) qui était l'objet principal de ses recherches. Il a traduit en polonais toutes les comédies de

Plaute. Il a étudié aussi la tragédie romaine, et, en particulier, les tragédies de Sénèque dont il a analysé le style dans un de ses derniers mémoires (1946).

G. Przychocki était, au cours des années 1919-1934, professeur à l'Université de Varsovie. Il exerça les fonctions de recteur de cette université en 1928. Il succéda, en 1935, à Léon Sterbach à l'Université de Cracovie.

En 1948, décéda, à Wrocław, Jerzy Kowalski (né en 1893), organisateur de l'enseignement de philologie classique à l'Université de cette ville. On trouvera la nécrologie de ce savant dans le *Bulletin* du Centre Polonais de Recherches Scientifiques de Paris (fascicule d'Avril 1949). Dans le présent fascicule nous donnons une recension de l'édition critique d'Hermogène, dernière œuvre de ce philologue de haute valeur.

LA PHILOGIE CLASSIQUE APRES LA GUERRE

Trois parmi les plus âgés spécialistes polonais en philologie classique ont survécu à la guerre et continuent encore à travailler. Ce sont : Stanislaw Witkowski (né en 1866), ancien professeur à l'Université de Lwów, connu à l'étranger par ses travaux sur la papyrologie et la langue grecque commune (*koine*) qui a traité ces questions dans *Bursians Jahresberichte* ; Wincenty Lutoslawski (né en 1863) dont l'ouvrage *The origin and growth of Plato's logic* (Londres 1897) conserve toujours sa grande valeur ; et Wiktor Hahn (né en 1871) qui a étudié l'influence des lettres classiques sur la culture polonaise et a publié une bibliographie de philologie classique en Pologne.

A l'Université de Cracovie enseigne, depuis 1913, Tadeusz Sinko (né en 1877). Ce savant dont les multiples travaux (quelques centaines d'articles et de mémoires) sont connus hors de la Pologne, a collaboré pendant un certain temps avec E. Wölfflin, à Munich, au *Thesaurus linguæ latinæ*. Ses études sur Horace, Virgile, Apulée et Pétrone ont précédé ses vastes et nombreuses recherches sur la littérature grecque, embrassant toutes les périodes de la production hellène, depuis l'âge archaïque jusqu'à l'époque byzantine. Comme d'autres philologues polonais, il s'est occupé de Grégoire de Nazianze (notamment de ses discours) en vue d'une édition critique de cet auteur entreprise par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Le couronnement des travaux de Sinko, c'est son *Histoire de la littérature grecque* en plusieurs volumes (dont on trouvera plus loin un compte rendu). Il a publié aussi de nombreuses études sur l'humanisme polonais et sur l'influence exercée par les lettres classiques sur la littérature polonaise.

A la même université, la philologie classique est enseignée par Seweryn Hammer (né en 1883), qui s'est signalé par d'importants travaux sur Apulée et l'histoire du roman gréco-latin, sur Euripide, sur la littérature byzantine et le folklore néo-grec, enfin par la traduction de toutes les œuvres de Virgile et de Tacite, ainsi que par Ryszard Ganzyniec (né en 1888) qui a étudié les problèmes de l'histoire de la religion (en écrivant sur ce sujet-là une série d'articles dans la *Real-Enzyklopädie* de Pauly-Wissowa), l'histoire de la magie, des sciences exactes et de la philosophie dans le monde

antique, et diverses questions relatives à la littérature grecque et romaine, au latin médiéval et à l'humanisme. Il a publié, entre autres, un livre sur les lettres d'amour dans l'antiquité et dans les siècles postérieurs. Il s'est fait connaître aussi par les publications qu'il a créées pour répandre dans le grand public les connaissances générales touchant le monde grec et romain.

À l'Université de Varsovie il y a trois professeurs de philologie classique : Adam Krokiewicz, Kazimierz Kumaniecki et Jerzy Manteuffel.

Le premier (né en 1890) a publié plusieurs études exhaustives sur divers problèmes d'histoire de la philosophie grecque (orphisme, épicurisme, scepticisme, stoïcisme) et sur la philosophie latine (Lucrèce). Il a touché aussi à l'histoire des langues grecque et latine. Au cours des années d'occupation il a traduit les *Ennéades* de Plotin.

Kazimierz Kumaniecki (né en 1905), actuellement vice-recteur de l'Université de Varsovie, est l'auteur des travaux sur Euripide et Eschyle, sur la chronologie des livres de l'*Enéide*, sur Horace ; il a publié des contributions à la littérature byzantine dans *Byzantinische Zeitschrift*, dans *Aegyptus* et dans *Byzantion*, et traduit les œuvres de Salluste.

Jerzy Manteuffel (né en 1900) est, depuis 1945, titulaire de la chaire de papyrologie. On doit mentionner ici ses *Studia papyrologica* (*Eos*, 1928, 1929), *Papyri Varsovienses* (1935) et ses contributions à la papyrologie qui ont paru dans *Tell Edjou : Fouilles franco-polonaises* (1937-39).

Aleksander Turyn (né en 1900) qui enseignait avant la guerre à l'Université de Varsovie, est actuellement professeur aux États-Unis.

Parmi ceux qui enseignent la philologie classique à Poznań, le plus âgé est Witold Klinger (né en 1875), ancien professeur à l'Université de Kiev, professeur à celle de Poznań depuis 1920. Sa spécialité sont les recherches dans le domaine du folklore. En partant de la littérature grecque et en appliquant la méthode comparative, il cherche à établir cette thèse que ce n'est pas aux Indes, comme beaucoup le croient, mais en Grèce que se trouvent les origines des contes populaires et des fables ayant pour thème les bêtes. Il a consacré aussi bien des travaux à l'exagèse de la poésie lyrique grecque qu'il a rendu accessible au public polonais par des traductions impeccables.

À la même université enseigne aussi Jan Sajdak (né en 1883) qui s'est signalé par ses recherches sur la patristique grecque (il a publié de nombreuses études sur l'œuvre de Grégoire de Nazianze) et sur la littérature byzantine (Jean Géomètres) ; il dirige la collection d'œuvres des Pères de l'Église en traduction polonaise, à laquelle il a contribué, en outre, par ses traductions de Tertulien et de Minucius Félix.

La troisième chaire de philologie classique à Poznań a été confiée, en 1930, à Józef Dziech (né en 1891), spécialisé dans l'étude de la rhétorique grecque et latine, auteur de plusieurs travaux sur la morale antique, dans lesquels il a utilisé la méthode comparative.

À Wrocław, les études de philologie classique ont été organisées par Jerzy Kowalski, décédé en 1948. Actuellement elle est enseignée par Wiktor Steffen (né en 1903) qui a publié plusieurs études sur la tragédie grecque et des travaux sur le drame satyrique grec ; par Władysław Strzelecki (né en 1905) qui s'est fait connaître par ses études sur les grammairiens latins (articles dans *Real-Enzyklopädie* de Pauly-Wissowa) et sur la plus ancienne littérature latine ; ainsi que par Jerzy Krókowski (né en 1898),

auteur des mémoires sur les élégies de Propertius et sur les écrivains latins en Pologne à l'époque de la Renaissance.

À l'Université de Łódź, créée après la dernière guerre, l'enseignement de la philologie classique est donné par Jerzy Schnayder (né en 1891) qui a publié deux études sur l'attitude des peuples subjugués par l'Empire romain à l'égard de leurs maîtres, et deux mémoires sur les descriptions de la nature dans les œuvres de Virgile et d'Horace.

À l'Université de Toruń il y a deux professeurs de philologie classique : Stefan Srebrny (né en 1890), formé à l'Université de Saint-Petersbourg sous la direction de Tadeusz Zieliński et de Rostowcew, qui s'est consacré principalement à l'étude du théâtre grec, en particulier de l'œuvre d'Eschyle (il a traduit toutes les tragédies d'Eschyle en polonais) et aux recherches sur l'ancienne comédie attique ; — ainsi que par Stanisław Skimina (né en 1886), auteur des travaux sur le rythme de la prose grecque et sur les humanistes polonais (il a publié plusieurs mémoires, sur l'œuvre de Jan Dantyszek, poète polono-latin, mort en 1548).

L'Université catholique de Lublin a demandé à Marian Plezia (né en 1917) de se charger de l'enseignement de philologie classique après la mort du professeur Popławski. M. Plezia a publié, entre autres, une importante étude sur la chronique de Gallus Anonymus (dont on trouvera plus loin une analyse).

Outre les professeurs qui enseignent actuellement la philologie classique dans les universités polonaises, on pourrait citer encore les noms de plusieurs spécialistes dans cette branche qui travaillent dans le cadre des universités en qualité d'assistants (B. Biliński, M. Brożek, W. Matyda et d'autres) ou aux lycées. Ils collaborent tous avec la Société Polonaise de Philologie, et beaucoup d'entre eux se sont fait connaître par des travaux publiés dans *Eos*, organe de cette société.

TRADUCTIONS POLONAISES DES CLASSIQUES GRECS ET LATINS

Le goût des littératures anciennes, éveillé en Pologne au temps de la Renaissance, était à l'origine des premières traductions d'auteurs grecs et latins en langue polonaise. On traduit surtout à cette époque et, par la suite, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, des poètes et des prosateurs latins : *Remedia amoris* d'Ovide, *Trinummus* de Plaute, l'*Enéide* et les *Bucoliques* de Virgile, *De Officiis* et *De Senectute* de Cicéron, *Breviarium historiae romanæ* d'Eutrope. Ces traductions sont encore gauches pour la plupart, maladroites au point de vue de la langue, vulgaires quant au style ; les rimes en sont faciles et banales. Certaines méritent cependant d'être signalées : celle de *Trinummus* due à Pierre Ciekliński (1597), par exemple, qui est une transposition libre de l'original et dans laquelle les noms de personnages et même plusieurs traits de mœurs sont polonais, ainsi que celle du *De beneficiis* de Sénèque, faite par Luc Górnicki, en 1593, de manière à nous donner une vivante image du monde polonais du temps du roi Sigismond III. Jean Kochanowski (1530-1584) est le premier à traduire, et de remarquable façon, des poètes grecs (Anacréon et des poèmes de l'An-

thologie grecque, le livre III de l'*Iliade* et les *Phénomènes* d'Aratus). St. Kołakowski transpose en excellents vers les gnômes de Théognis. On traduit aussi la *Batrachomyomachie* et deux *Vies* de Plutarque.

Vers le milieu du XVII^e siècle commence une époque de déclin dans la vie intellectuelle de la Pologne qui se caractérise cependant par une assez importante quantité de traductions. On traduit sans choix des poètes et des prosateurs latins, on s'adresse rarement aux écrivains grecs, et pour ces derniers, on ne recourt pas à l'original, mais on se contente, le plus souvent, des traductions latines de leurs œuvres. Aux défauts plus hauts signalés s'en ajoutent d'autres au XVII^e siècle : une langue ampoulée, un style baroque, une syntaxe bizarre, des idées anciennes touchant à l'art militaire et à la politique revêtues d'une apparence moderne. Parmi les œuvres des poètes anciens, traduits dans cette période, il faut citer : les *Odes* d'Horace, la *Pharsale* de Lucain (deux traductions), les *Métamorphoses* (deux traductions) et les *Héroïdes* d'Ovide, les *Satires* de Perse, les tragédies de Sénèque, les *Géorgiques* de Virgile ; et quant aux prosateurs : Boèce, César, Cicéron (*De amicitia*), Curtius Rufus, Florus (*Epitomé*), Frontin (*Stratagèmes*), Justin (*Epitomé*), Tacite (*Annales* I-IV, par Kojalowicz), Valère Maxime. En fait d'auteurs grecs on traduisit : Lucien (*Timon, Toxaris*) et Plutarque (deux *Vies*). Simon Zimorowicz rendit assez bien en polonais les *Idylles* de Moschos, et Sébastien Petrycy l'*Economique*, la *Politique* et l'*Ethique* d'Aristote, en ajoutant au texte de l'original de nombreuses notes où, en plus de ses commentaires, il donne des conseils et des avertissements sur les affaires proprement polonaises.

A partir du milieu du XVII^e siècle jusqu'au milieu du XVIII^e, la Pologne traverse une période de décadence politique, marquée aussi par un abaissement de la culture intellectuelle. C'est seulement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que, grâce aux conditions générales plus favorables, il y a un renouveau de la vie de l'esprit et c'est alors que plusieurs érudits se mettent à propager aussi bien par leurs écrits que par leurs traductions la connaissance de l'antiquité classique. Les traductions du XVIII^e siècle sont beaucoup meilleures que tous les essais analogues faits au XVII^e siècle. Leurs auteurs, il est vrai, ne disposent pas encore de textes critiques et ne connaissent pas ce principe que tout traducteur doit s'imprégner de l'esprit de l'original ; mais chez eux, du moins, la langue polonaise est généralement correcte et pure, et même véritablement belle à l'époque de Stanislas-Auguste.

En ce qui concerne les auteurs latins, on traduisit alors les *Fables* de Phèdre, les *Satires* d'Horace, un choix d'œuvres de Claudien et de Martial, les *Élégies* d'Ovide, les *Bucoliques* de Virgile, les discours de Cicéron (d'abord une partie, puis, en 1771, tout l'ensemble), le *De Oratore* et *Partitiones orat.*, les *Biographies* de Cornélius Nepos, la *Conjuration de Catilina* et *Jugurtha* de Salluste, les œuvres de Sénèque (les *Dialogues*, les trois *Consolations*, *De la clémence*, *De la colère*, et les *Lettres à Lucilius*). Parmi les traducteurs de cette époque, l'abbé David Pilchowski était le plus laborieux : après avoir traduit Salluste, il s'attaqua à Sénèque ; ses traductions laissent cependant beaucoup à désirer. Le plus doué de tous était l'abbé Adam St. Naruszewicz qui traduisit avec beaucoup d'élan les œuvres de Tacite (1772) et qui donna, en outre, des essais de traductions d'Horace et d'Anacréon. On traduit aussi les auteurs grecs d'après le texte original, les *Fables* d'Esopé (plusieurs traductions), les *Philippiques* de Démosthène (l'abbé Ignace Nagurczewski) et la *Cyropédie* de Xénophon

(Golecki). D'autres, comme l'abbé Philippe Golański, traduisent du latin ou du français les *Vies* de Plutarque ou, comme l'excellent poète Ignace Krasiński, en donnent un abrégé. C'est encore au XVIII^e siècle que le comte Maximilien Ossoliński a traduit en polonais, d'ailleurs d'une façon médiocre, toutes les œuvres de Tite-Live (les trois volumes, édités à Lwów en 1850, comprenant les livres I-X et XXI-XXIV).

Au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle nous voyons à l'œuvre un traducteur infatigable des poètes grecs et latins, Jacques Gilles Przybylski (1756-1819), qui connaissait à fond les deux langues classiques et rimait aisément, mais qui introduisait des tours bizarres et des néologismes hardis dans sa langue. Il mit en polonais Hésiode, l'*Illiade* et l'*Odyssée*, la *Batrachomyachie*, *Posthomerica* de Quintus de Smyrne, l'*Art poétique* d'Horace, les *Élégies d'exil* d'Ovide et les *Géorgiques* de Virgile. Au seuil du XIX^e siècle les traductions de Virgile se multiplient ; ses *Bucoliques* et ses *Géorgiques* paraissent en deux versions différentes. François Dmochowski (1762-1801) traduit, assez médiocrement, une bonne partie de l'*Enéide*, tandis que François Wężyk (1785-1862) parvient à la rendre dans une belle langue poétique. Dmochowski réussit mieux dans sa traduction de l'*Illiade* sur laquelle Stanislas Staszic (1755-1826), éminent économiste et écrivain politique, avait peiné en vain.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle on s'appliquait, en Pologne, avec zèle et, en général, avec succès, à traduire des classiques grecs et romains. Ainsi parurent les traductions de Catulle, d'Horace (plusieurs versions de toutes les œuvres de cet auteur), d'Ovide (*Métamorphoses*), de Properce, de Térence, de Tibulle, de Virgile (*Les Bucoliques*), de Pline l'Ancien, de Pline le Jeune, de Suétone, de Velleius Paternulus, de Vitruve. Antoine Bronikowski fut avant 1870 un traducteur consciencieux d'auteurs grecs, mais son style n'était pas à l'abri de reproches. Il a mis en polonais l'*Odyssée*, Hérodote, plusieurs dialogues de Platon, les œuvres de Xénophon et de Thucydide. D'autres hellénisants traduisirent l'*Odyssée* (Zukowski) et la *Batrachomyachie*, les *Fables* de Babrius, les pages choisies de Pindare, Sophocle (*Electre*, *Œdipe-Roi*, *Œdipe à Colone*), Aristophane (*les Nuées*, la *Paix*), Cébès, Epictète, le ps. Longin (*Traité du Sublime*), Plutarque (*De l'éducation de la jeunesse*), Xénophon (*Anabase*).

Tous ces chefs-d'œuvre grecs étaient traduits directement sur les originaux, la connaissance du grec étant devenue en Pologne plus solide grâce à l'enseignement méthodique des langues anciennes dans les écoles secondaires (en Poznanie, en Galicie, et aussi, quoique à un degré moindre, dans le royaume du Congrès) et aux universités de Cracovie et de Lwów. La création de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres à Cracovie (1873) donna une impulsion nouvelle aux travaux des hellénisants et des latinisants polonais. Ainsi, vers le troisième quart du XIX^e siècle et au début du XX^e, on voit paraître en Pologne des traductions conformes à toutes les exigences de l'érudition moderne. Les philologues et ceux parmi les poètes qui ont reçu une bonne formation humaniste s'adressent surtout aux poètes grecs qu'ils approprient à la littérature polonaise tantôt dans les mètres de l'original, tantôt sous la forme rimée. Il faut mentionner ici : Paul Popiel (1807-1891), Augustin Szmurło (1821-1888) et St. Mleczko (l'*Illiade*), Sigismond Węclewski (1824-1887, Eschyle, Sophocle, Euripide) Lucien Siemieński (1809-1872, l'*Odyssée*), Joseph Szujski (1835-1883, la trilogie de l'*Orestie* et le *Prométhée* d'Eschyle, les *Chevaliers* et les *Oiseaux*

d'Aristophane), Casimir Kaszewski (1825-1910, Eschyle, Sophocle, Hésiode et Théocrite), François Konarski (1857-1907, les *Chevaliers* d'Aristophane, *Héro et Léandre* de Musée), Jean Czubek (*Œdipe à Colone* et l'*Antigone* de Sophocle, les lyriques grecs), le grand poète Jean Kasprowicz (1860-1926, Eschyle), Casimir Morawski (1852-1925, Sophocle), Boguslas Butrymowicz (les *Guêpes* et les *Chevaliers* d'Aristophane, *Hécube* et *Médée* d'Euripide), Edmond Cieglewicz (les *Nuées* et *Lysistrata* d'Aristophane). Comme œuvres de prosateurs grecs on traduisit à cette époque : Aristote (*Poétique*, *Organon*), Cébès, Epictète, Josèphe Flavius (*Guerre Juive*), Hippocrate (*Aphorismes*, les *Airs*), Lucien (Bogucki), Platon (choix de dialogues), le pseudo-Xénophon (la *Constitution d'Athènes*). Quant aux traductions des œuvres d'écrivains latins, on publia alors : Catulle (Czubek), Horace (choix d'odes, Siemiński), Martial (Czubek), Plaute et Térence (choix de comédies, Wolfram), Apulée (*Amour et Psyché*, deux traductions), Cicéron (œuvres complètes, Rykaczewski), Cornélius Nepos, Pomponius Méla (*Chorographie*), Pétrone (le *Festin de Trimalcion*), Salluste (Habura et Rzepiński), Tacite (Okęcki).

A cette époque-là le nombre des traductions d'auteurs grecs égalait à peu près celui des traductions d'auteurs latins. Cet état de choses n'a pas changé depuis 1918. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale (1939) on a traduit en Pologne : Aristophane (les *Nuées*, les *Oiseaux*, la *Paix*, Butrymowicz ; les *Oiseaux*, Joseph Jedlicz), Euripide (œuvres complètes, Kasprowicz ; différentes tragédies, d'autres traducteurs), Héronidas (choix), Hésiode (le *Bouclier d'Héraclès*, deux traductions), Homère (l'*Illiade* par Czubek, l'*Odyssée* par Joseph Wittlin et par St.Mleczeko), un choix de poésies lyriques grecques (Klinger), une anthologie d'œuvres grecques en vers et en prose (Srebrny), Aristote (la *Constitution d'Athènes*, Piótrowicz), les trois *Poétiques* (d'Aristote, d'Horace et du pseudo-Longin ; Sinko), Marc Aurèle (*Pensées*), Démosthène (choix de discours, Kowalski), Epicure (Krokiewicz et Staff), Epictète, Josèphe Flavius, Gallien et Hippocrate (Klinger), Longus, Lucien (choix de dialogues, Bogucki), Platon (treize dialogues, Witwicki, et les *Lettres*), Xénophon. Et dans la série d'écrivains latins : Catulle (deux fois), Horace (les *Chants* par Zawirowski et l'ensemble de ses œuvres par Czubek), Lucrèce (Krokiewicz, en très belle prose), Ovide (*Art d'aimer*), Pétrone (*Chants d'amour*), Plaute (œuvres complètes par Przychocki), Virgile (l'*Enéide* par Karyłowski), Apulée (*Métamorphoses*, *Amour et Psyché*), Saint-Augustin (les *Confessions*, deux traductions), Minucius Félix (*Octavius* par Sajdak), Pétrone (le *Festin de Trimalcion*, Staff), Sénèque (*Apokolokyntosis*, deux traductions), Tacite (œuvres complètes, Hammer).

Sous l'occupation allemande nombre de savants polonais, contraints d'abandonner leur activité dans les Universités et leurs travaux dans les bibliothèques publiques qui leur étaient devenues inaccessibles, consacrèrent leurs loisirs forcés à la traduction d'auteurs grecs et latins.

Sévérin Hammer prépara pour l'impression une traduction des œuvres de Virgile, faites en hexamètres polonais rythmés (non rimés). Outre l'*Enéide*, les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, il mit en polonais ce qu'on appelle l'*Appendix Vergiliana*, c'est-à-dire les œuvres de moindre importance, attribuées à Virgile : *Ciris*, *Culex*, *Aetna*, *Catalepton*, *Diræ*, *Coppa*, *Moretum*, *Elegiæ in Mæcenatem*. Hammer ne considère comme authentiques que dix fragments du *Catalepton*.

Adam Krokiewicz traduisit les *Ennéades* de Plotin, et signala les grandes difficultés de son entreprise dans des communications dans lesquelles il insista qu'il n'était pas possible de traduire textuellement en polonais la langue de ce philosophe grec. S'appuyant sur l'édition de R. Volkman, mais faisant aussi état des autres éditions de Plotin (celles de F. Creuzer, A. Kirchoff, H.F. Mueller et E. Bréhier), Krokiewicz a reconnu que dans bien des cas les conjectures philologiques étaient superflues et a restitué la tradition manuscrite des *Ennéades*. Sa traduction sera précédée d'une ample dissertation sur la vie et sur les œuvres de Plotin.

Ladislas Witwicki (1878-1948), professeur de psychologie à l'Université de Varsovie, auteur de nombreux travaux ressortissant à sa spécialité (juste avant la guerre de 1939 son livre intitulé *La foi des éclairés* avait paru chez Alcan), se fit connaître en Pologne, depuis 1901, comme excellent traducteur et commentateur des dialogues de Platon.

Treize volumes de ses traductions avaient paru avant la guerre ; maintenant seront publiés huit volumes, et notamment : la *République*, l'*Euthydème*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Timée* le *Critias*, les *Lois*.

Parmi les traductions, laissées par Witwicki, se trouvent encore celles de plusieurs œuvres d'Aristote et un choix de dialogues de Lucien.

Après la guerre toute une suite de nouvelles traductions d'auteurs grecs et latins ne tardèrent pas à paraître, à savoir : les *Chants* d'Horace (L.H. Morstin), la *Conjuration de Catilina* et *Jugurtha* de Salluste (Kumaniecki), Tacite (quatrième et dernier volume de l'ensemble des œuvres, Hammer), Tertullien (*Apologie*, Sajdak), l'*Orestie* d'Eschyle (Srebrny), la *Paix* et les *Thesmophories* d'Aristophane (Srebrny), *Antigone* de Sophocle (Brożek), Saint-Basile et Saint-Jean Chrysostome (choix d'homélies et de discours, Sinko). En outre, seront publiés prochainement : un choix de contes grecs (Hammer), Plutarque (*4 Vies*, Brożek), Théophraste (*Caractères*, Brożek), Vitruve (Kumaniecki).

La revue *Meander* donne souvent des fragments de traductions d'auteurs anciens. A Poznań, paraît, depuis 1924, la traduction des œuvres des Pères de l'Eglise : vingt-et-un tomes ont été publiés jusqu'à ce jour.

SEWERYN HAMMER.

PUBLICATIONS SUR LA CIVILISATION GRECO-LATINE DESTINEES AU GRAND PUBLIC

Déjà au cours des années d'avant-guerre se laissait sentir le besoin d'une revue qui, en conservant un bon niveau quant à la valeur des articles, répandrait dans le grand public des lumières sur les civilisations et les littératures du monde antique. Les publications de la Société Polonaise de Philologie — la revue *Eos*, consacrée aux recherches d'érudits, et *Kwartalnik Klasyczny* qui répondait aux préoccupations didactiques — ne pouvaient, certes, suffire à ce besoin-là (1). Mais l'idée d'une telle revue

(1) On ne saurait oublier les efforts méritoires de M. Ryszard Ganszyniec, aujourd'hui professeur à l'Université de Cracovie, pour répandre dans le grand public et surtout parmi les élèves de lycées le goût pour les lettres classiques (les revues *Filomata* et *Przegląd Klasyczny*).

prit corps en 1945, et elle fut réalisée malgré bien des difficultés d'ordre technique auxquelles s'étaient heurtés ses promoteurs. En Janvier 1946, parut le premier numéro de la revue mensuelle *Meander*, consacrée à la civilisation du monde antique. La direction en fut assumée par Kazimierz Kumaniecki et Kazimierz Michałowski, tous deux professeurs à l'Université de Varsovie, les fonctions de secrétaire de la rédaction étant confiées à Mme Lydia Winniczuk. Les directeurs de la nouvelle revue s'étaient assurés la collaboration de tous les spécialistes polonais en philologie classique (et dans le nombre il y avait les plus éminents parmi eux, tels le prof. Tadeusz Sinko, le prof. Jerzy Kowalski et le prof. Gustaw Przychocki), ainsi que des hommes de lettres, des poètes et des « essayistes », qui, par leurs œuvres ou par leurs traductions, témoignaient de leur intérêt et de leur admiration pour les littératures grecque et latine. Des relations furent aussi nouées avec des pays étrangers pour obtenir la collaboration des spécialistes.

La revue *Meander* est illustrée et paraît sous forme de 10 fascicules par an, chaque fascicule ayant 48-56 pages. Les articles qu'elle publie ont pour objet les problèmes de la culture intellectuelle et matérielle du bassin méditerranéen, et, en particulier, de la Grèce, de Rome, de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Dans les volumes qui ont paru jusqu'à présent, on trouve des articles concernant la littérature ancienne, l'art, l'archéologie, l'histoire, la philosophie, les mouvements sociaux et politiques, les problèmes du droit, les mœurs, etc. Une place importante est réservée dans cette revue à tout ce qui touche à l'influence de la culture antique sur la culture et les lettres polonaises, pour rendre ainsi l'antiquité classique plus proche des vues et de la sensibilité modernes et pour faire ressortir les liens qui unissent le monde d'aujourd'hui au monde antique.

Dans chaque numéro il y a une rubrique consacrée aux traductions d'auteurs grecs et latins (p. ex. les *Caractères* de Théophraste, des fragments des comédies d'Aristophane, des chants d'Horace, des extraits des œuvres de Virgile, etc.).

En 1948, un fascicule double (N° 5-6) fut consacré au centenaire de l'École Française d'Athènes ; il contenait des articles relatifs à l'art et à l'archéologie ; un autre fascicule double (N° 7-8) eut pour objet les problèmes du théâtre antique.

Meander donne aussi, dans une rubrique spéciale, une revue des travaux et des publications de philologie classique. Cette année, une nouvelle rubrique a été introduite, destinée à présenter l'état des travaux sur la philologie classique dans différents pays.

Enfin, en 1947, fut créée une *Bibliothèque de Meander* dans laquelle doivent paraître, sous forme de volumes séparés, des monographies et des traductions d'auteurs anciens. Jusqu'à présent ont été publiés 11 volumes:

1) Salluste : *La Conjuration de Catilina et la Guerre contre Jugurtha*, traduction et introduction de Kazimierz Kumaniecki.

2) Horace : *Chants*, en traduction du poète Ludwik H. Morstin.

3) Adam Krokiewicz : *Studia Orfickie* (Études sur l'Orphisme).

4-5) Tadeusz Wałek-Czernecki : *Historia Gospodareza Świata Starożytnego* (Histoire économique du monde ancien), vol. I, 224 p. ; vol. II, 360 p.

6) Lidia Winniczuk : *Horacy w świetle własnej twórczości* (Horace à la lumière de ses propres œuvres).

7) Kazimierz Kumaniecki : *O odnalezionej Retoryce Filipa Kallimacha* (Sur la rhétorique récemment découverte de Philippe Callimaque).

8) Hésiode : *Tarcza Heraklesa* (Le bouclier d'Héraclès), en traduction d'Arthur Górski.

9) Kazimierz Michałowski : *Delfy* (Delphes), livre richement illustré.

10) *Epoka Peryklesa* (L'époque de Périclès), ouvrage collectif contenant les travaux de : Adam Krokiewicz, Kazimierz Kumaniecki, Stanisław Lorentz, Kazimierz Michałowski, Lidia Winniczuk.

11) Apulée : *Amor i Psyche*, en traduction de Stanisław Tyro.

La rédaction de *Meander* a entrepris tout récemment la publication d'une nouvelle série qui s'appellera *Auctarium Meandreum*. Comme premier volume de cette série paraîtra la rhétorique de Philippe Callimaque, introduction et texte établi par Kazimierz Kumaniecki.

La revue *Meander* et ses publications ont été favorablement appréciées dans la presse périodique de Pologne.

ETUDES SUR L'ART ANTIQUE

En Europe occidentale, l'intérêt pour la production artistique des peuples anciens, créateurs des grandes civilisations méditerranéennes, s'est manifesté avec éclat à l'époque de la Renaissance. C'est à cette époque que l'on poursuivait, notamment en Italie, des recherches susceptibles d'être qualifiées d'archéologiques, et que, dans tout l'Occident, l'ouvrage de Vitruve (imprimé pour la première fois en 1486) exerçait une influence considérable. Enfin, il y avait, dès ce temps-là, des collectionneurs d'œuvres d'art antique, en Italie, en France et en Angleterre. Ce qui montre d'ailleurs que, dans les pays d'Occident, l'intérêt pour les productions d'art antique était vif depuis très longtemps, ce sont de nombreuses relations de voyages (imprimées ou restées manuscrites) dont beaucoup remontent au Moyen-Age. Mais, à vrai dire, ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'on commença, en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne, à faire des recherches proprement scientifiques sur l'art ancien.

Il en fut autrement en Pologne. Les recherches scientifiques dans ce domaine ne commencèrent qu'à la fin du XIX^e siècle, mais on peut dire que les conditions favorables pour ces travaux étaient bien réalisées déjà vers la fin du XVIII^e siècle. Pour l'époque antérieure aux partages de la République Polonaise, on peut signaler en effet les relations écrites des voyageurs ou pèlerins polonais qui visitèrent l'Italie, la Grèce, la Palestine, ainsi que l'existence des collections d'art antique. Et ce qui prouve à quel point on s'intéressait à l'architecture des Anciens, ce sont les nombreuses rééditions et commentaires de l'ouvrage de Vitruve.

En ce qui concerne les relations de voyages laissées par des Polonais qui, dans les siècles passés, avaient visité les pays du bassin méditerranéen, il faut mentionner celle du prince Nicolas Christophe Radziwiłł (1549-1616), rédigée par lui à la suite d'un pèlerinage qu'il fit en Terre Sainte en 1583. Il y donne non seulement une description de la Palestine, mais aussi celle de l'Égypte, il parle en détail des Pyramides, du Sphinx, des caveaux mortuaires de Memphis, de la « colonne de Pompée ». Cette rela-

tion de Radziwiłł fut publiée et rééditée plusieurs fois (jusqu'au XIX^e siècle) ; elle fut même traduite en plusieurs langues. Nicolas Radziwiłł visita aussi plusieurs îles ioniennes et la Crète. Il vit, à Candie, le « Labyrinthe de Thésée », et à Gortyne cet autre labyrinthe au-dessous duquel se trouve une ville (il s'agit du Palais de Minos). Des observations sur la Grèce antique se rencontrent aussi chez Jan Dantyszek (1485-1548) qui fit un voyage en Crète et dans l'île de Rhodes, ainsi qué dans la *Chronique* de Strykowski (1582) qui avait beaucoup voyagé en Grèce.

Quant aux collectionneurs d'objets d'art ancien, on les trouve à cette époque-là principalement parmi les souverains de Pologne. Tout indique que la reine Bona Sforza, femme du roi Sigismond I, possédait une collection assez riche de vases antiques. Il est certain que le roi Ladislas IV avait dans ses châteaux des statues antiques en marbre. Le roi Jean Sobieski et le roi Auguste III cherchèrent aussi à enrichir leurs collections de productions d'art grec ou romain.

Il y a lieu de dire aussi quelques mots de la tradition de l'œuvre de Vitruve en Pologne. Le plus ancien manuscrit de Vitruve (codex Cornicensis) connu en Pologne, est une copie exécutée par le Frère Kropido chez les chanoines réguliers à Trzemeszno vers la fin du XV^e siècle. Ensuite il y avait, en Pologne, toute une série d'éditions imprimées de Vitruve, dues, pour la plupart, aux Pères Jésuites et publiées surtout en vue des fins pratiques.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, sous le règne du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, l'intérêt pour l'art antique devient très vif dans les milieux lettrés de Pologne. Le souverain lui-même, qui a donné à toute cette époque une empreinte de goût classique, y contribua dans une large mesure. Formé en France et en Angleterre, ayant de vastes connaissances et une culture littéraire remarquable, il fut un collectionneur de premier ordre. Outre une galerie de peinture et un cabinet de dessins, le roi Stanislas-Auguste possédait aussi une collection d'œuvres de sculpture antique, un cabinet numismatique, et une collection de gemmes. Il créa un véritable musée, et si la Pologne n'avait subi le sort que l'on sait, vers la fin du XVIII^e siècle, il y aurait encore aujourd'hui dans la capitale polonaise une collection d'art antique d'une valeur extraordinaire.

Aussi des collectionneurs d'œuvres antiques étaient-ils nombreux au temps de son règne et pendant les trois premières décades du XIX^e siècle. Il faut mentionner ici Stanislas Potocki (1752-1821) qui réunit au château de Wilanów des bustes, des bas-reliefs et des vases grecs, et la princesse Isabelle Czartoryska (1746-1835) qui créa à Puławy, au « Temple de Sybille », un véritable musée. Une grande partie de cette collection put être sauvée après l'échec de l'insurrection de 1831 pour enrichir celle qu'avait réuni à Paris, à l'Hôtel Lambert, son petit-fils, le prince Ladislas Czartoryski, et qui devait par la suite être transférée en Pologne pour constituer un vrai musée. On peut signaler encore la collection de vases grecs réunie au château de Łańcut. A Rogalin, en Pologne occidentale, le comte Edouard Raczyński fit construire une copie d'un petit temple romain de Nîmes.

C'est aussi sous le règne de Stanislas-Auguste que commence l'ère des voyages scientifiques. Les plus importants de ces voyageurs savants de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle sont : Jean Potocki, Waclaw Seweryn Rzewuski (auteur d'un livre intitulé *Podróż do Palmyry*, édité en

1821 ; il est à noter, à ce propos, qu'au XVIII^e siècle, la description de Palmyre par Volney avait eu, en Pologne, un grand succès), Joseph Sękowski, orientaliste qui fit un voyage en Nubie et en Ethiopie (1821), enfin, Auguste Frédéric Moszyński (1732-1786), ami du roi Stanislas-Auguste, qui a laissé un journal de voyage (resté en manuscrit) où se reflétait son savoir étendu et son goût exquis. Moszyński voyagea en Italie et dans le midi de la France ; il visita Nîmes, Avignon, Arles et Salon et rapporta de ses pérégrinations beaucoup d'observations fines, et aussi une foule de croquis. A cette même époque un peintre polonais, Smuglewicz (1745-1807), exécuta à Rome des dessins représentant des fresques antiques, et ses tableaux parurent dans la collection *Le antiche pitture delle Terme di Tito*.

L'ouvrage le plus important sur l'art antique publié en Pologne au début du XIX^e siècle, c'est le livre de Stanislas Kostka Połocki, intitulé *O sztuce u dawnych czyli Winkelman polski* (Sur l'art des Anciens ou le Winckelmann polonais, Warszawa 1815).

Détail curieux, la tradition de Vitruve se maintient en Pologne jusqu'à cette époque-là. Edouard Raczyński fit paraître à Wrocław, en 1840, *De architectura libri decem* avec une traduction polonaise.

Au XIX^e siècle, après 1830, la Pologne se trouva politiquement dans une situation peu favorable, certes, aux recherches proprement scientifiques dans le champ de l'archéologie classique. Mais le nombre de voyageurs érudits dans les pays méditerranéens ne cessa d'augmenter, et l'activité des collectionneurs continua comme par le passé. Cependant les plus importantes collections polonaises furent constituées à l'étranger par des Polonais émigrés, et ainsi elles purent éviter le sort de quelques collections qui étaient restées dans le pays. Parmi eux, il faut mentionner Michel Tyszkiewicz (1814-1873) qui parvint à réunir à Paris un grand nombre d'œuvres d'art classique, collection bien décrite et étudiée par Froehner (*La collection Tyszkiewicz*, Munich, 1897). Mais ce sont surtout le prince Ladislas Czartoryski et sa sœur Isabelle Działyńska, ainsi que le mari de cette dernière, Jean Działyński, qui se sont signalés comme collectionneurs d'objets d'art ancien. Ayant hérité des collections de Puławy, dont une partie put être sauvée, ils songeaient à les enrichir pour les transférer en Pologne le jour où les conditions politiques le permettraient. En effet, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la collection du prince Ladislas Czartoryski fut transportée à Cracovie et celles de sa sœur à Gohuchów, et ainsi furent fondés deux musées où l'on pouvait admirer beaucoup d'objets dignes de figurer dans les meilleures collections d'Europe. L'art antique était bien représenté dans l'un comme dans l'autre, mais la collection de vases grecs de Gohuchów était assurément supérieure à celle qui se trouvait au musée Czartoryski de Cracovie.

D'autre part, Charles Lanckoroński (1848-1933), réunit une grande quantité d'œuvres d'art, parmi lesquelles beaucoup d'œuvres antiques, dans sa résidence, à Vienne. Sa collection ne fut jamais transférée en Pologne, mais un certain nombre d'œuvres fut offert par lui aux différents musées polonais. Notons aussi que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Université de Cracovie possédait un cabinet archéologique fondé par Joseph Lepkowski où se trouvaient aussi des objets d'art antique, grâce à la générosité du prince Ladislas Czartoryski.

A cette époque, plusieurs Polonais avaient poursuivi des fouilles et des recherches dans les pays méditerranéens et dans le Proche-Orient. La plus importante entreprise fut l'expédition organisée et financée par Charles Lanckoroński à Pamphylie et à Pisidie. A côté des savants autrichiens y participèrent le professeur Marian Sokołowski de Cracovie et le peintre Jacek Malczewski. Les résultats de cette expédition furent publiés simultanément en trois langues : en polonais, en français et en allemand sous forme d'une vaste ouvrage en deux volumes richement illustrés. Le livre avec le texte polonais intitulé *Miasta Pamfilii i Pizydyi* (Kraków, vol. I 1890, vol. II, 1896) fut édité par Lanckoroński en collaboration avec le professeur Sokołowski, l'édition allemande en collaboration avec G. Niemann et E. Petersen, et l'édition française avec le concours de l'éminent archéologue G. Perrot.

Comme bien l'on pense, dans la seconde moitié du siècle écoulé parut en Pologne plus d'un ouvrage sur l'art classique, sans compter les mémoires et les articles de revues. Dès 1873, il y avait, au sein de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, une Commission d'Histoire de l'Art, et, à l'Université de Cracovie, l'histoire de l'art et l'archéologie classique étaient enseignées par un excellent érudit, Marian Sokołowski. Mais c'est seulement au tournant des deux siècles que les travaux sur l'archéologie classique se développent rapidement et présentent, tant au point de vue des méthodes employées qu'à celui des résultats obtenus, une qualité comparable à celles qu'offrent les recherches analogues poursuivies dans les pays d'Occident.

C'est Piotr Bienkowski (1865-1925) qui fut le véritable initiateur des travaux sur l'archéologie classique en Pologne. Il se consacrait surtout à l'étude de la sculpture grecque et romaine. Dans son premier ouvrage, *Historia kształtów biustu starożytnego* (Histoire des formes du buste antique, Kraków, 1895), il mit en relief l'évolution de ces formes et fournit de nouveaux critères permettant de fixer avec plus de précision l'époque à laquelle appartiennent divers bustes antiques. Cependant son œuvre la plus originale et la plus connue, ce sont ses travaux relatifs à la représentation des barbares dans l'art grec et romain, intitulés : *De simulacris barbarorum gentium ; Corporis barbarorum prodromus* (Kraków, 1900), auxquels se rattache son étude : *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst, Imagines Celtarum I, 1908* (Kraków, 1908). Son dernier travail qui faisait suite à cette série-là avait pour titre : *Les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains* ; il parut après la mort de l'auteur (Kraków, 1928). P. Bienkowski publia aussi plusieurs mémoires et articles sur les antiquités découvertes au cours des fouilles méthodiques en Pologne, parmi lesquels il faut signaler celui qu'il a consacré aux importations gallo-romaines. Enfin, il créa à l'Université de Cracovie un Institut d'Archéologie classique et laissa quelques disciples qui, sans suivre la même direction que lui, continuèrent des recherches sur l'art antique.

Edmund Bulanda (né en 1886), qui fut professeur à l'Université de Lwów et qui enseigne depuis 1945 à celle de Wrocław, est l'auteur d'une vaste étude sur l'arc et la flèche chez les peuples de l'antiquité (*Bogen und Pfeil bei den Völkern des Altertums* (Vienne 1913) et d'un ouvrage intitulé *Etruria i Etruskowie* (L'Etrurie et les Etrusques, Lwów, 1934).

Mlle Mieczysława Ruxer, professeur à l'Université de Poznań, s'est spécialisée dans l'histoire de l'orfèvrerie antique. Elle fit paraître, en 1938

à Poznań, le premier volume de son ouvrage *Historia naszyjnika greckiego* (Histoire du collier grec).

Stanislaw Jan Gąsiorowski (né en 1897), professeur à l'Université de Cracovie, publia plusieurs études sur les objets d'art antique qui se trouvent dans les musées polonais, entre autre : *Espansione dell'arte industriale romana in Polonia* (Rome, 1936). On lui doit un important travail : *Malarstwo miniaturowe grecko-rzymskie i jego tradycje w średniowieczu* (La miniature gréco-romaine et ses traditions au Moyen-Age, Kraków, 1928), une étude sur un papyrus illustré trouvé à Antinoë (*Journ. Eg. Arch.*, 1932), et une histoire générale de l'art antique (1934).

M. Gąsiorowski s'est attaché dernièrement à l'étude de la culture matérielle du monde antique, en publiant, entre autres, en langue française, un mémoire sur *Le problème de la classification ergologique et la relation de la culture matérielle à l'art* (Kraków, 1936).

Rajmund Gostkowski (né en 1885), actuellement professeur à l'Université de Łódź, s'est consacré principalement à l'iconographie. Il a publié avant la guerre un livre intitulé : *Les prêtres et les prêtresses dans l'art créto-mycène et grec* (Wilno, 1936).

Kazimiers Bulas (né en 1903), lui aussi élève de P. Bieńkowski, a commencé par des travaux d'iconographie (*Les illustrations antiques de l'Iliade*, Lwów, 1929), mais c'est la céramique grecque qui est devenue, plus tard, l'objet principal de ses études. Il a collaboré avec le professeur Bulanda à la publication du *Corpus vasorum antiquorum* (trois fascicules, édités par l'Académie Polonaise, et qui font partie de la publication internationale bien connue), où sont caractérisés toutes les œuvres de céramique grecque rassemblées dans les collections polonaises.

Parmi les archéologues qui se rattachent à l'école du prof. Bulanda, il faut nommer Kazimierz Michałowski (né en 1901), professeur à l'Université de Varsovie, dont les travaux ont suivi deux directions : la sculpture classique et l'égyptologie (*Virgile et les beaux-arts*, 1930 ; *Les portraits hellénistiques et romains*, travail édité par l'Ecole Française d'Athènes dans la série : *Exploration archéologique de Délos*, Paris, 1932), et Kazimierz Majewski, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Wrocław. Ce dernier a publié une étude intitulée *Figuralna plastyka cykladzka* (La sculpture figurée des Cyclades, Lwów, 1935), et un livre sur la civilisation égéenne.

Mlle Marie-Louise Bernhard, formée à l'Institut d'Archéologie classique de l'Université de Varsovie, est l'auteur d'une étude sur les vases grecs du musée Majewski de Varsovie (1936).

On ne saurait omettre, dans cette liste, le nom de Karol Hadaczek, professeur d'archéologie classique et de préhistoire à l'Université de Lwów (mort en 1914), qui a laissé un important ouvrage : *Der Ohrschmuck der Griechen und Etrusker* (Vienne, 1903).

Quant à la civilisation égyptienne, la part des archéologues polonais a été jusqu'à présent assez modeste. P. Bieńkowski et K. Hadaczek avaient participé aux recherches organisées en Egypte, avant la première guerre mondiale, par l'Académie des Sciences et des Lettres de Vienne, et dirigées par le prof. Junker. Le premier égyptologue polonais fut Tadeusz Smoleński, prématurément mort en 1909. Il exposa les principaux résultats de ses fouilles dans le *Bulletin* de l'Académie des Sciences et des Lettres

de Cracovie (Juin-Juillet 1907), et dans les *Annales du Service des Antiquités* du Caire.

Au cours des dernières années, avant la deuxième guerre mondiale, le professeur Michałowski organisa une collaboration des archéologues polonais avec l'Institut Français du Caire. Les résultats des fouilles effectuées par eux à Tell-Edfou furent exposés sous forme de rapports détaillés : *Fouilles franco-polonaises, Rapports I Tell-Edfou*, (Le Caire, 1937 ; vol. II, 1^{er} fasc. 1938 ; 2^e fasc. 1939). A ces fouilles, dirigées par le professeur Michałowski, prit part aussi le professeur Jerzy Manteuffel, spécialisé en papyrologie. (Cf. *Bulletin* du Centre Polonais de Recherches de Paris, juillet 1948, p. 15-16).

Des travaux d'archéologie en Asie Mineure furent poursuivis par Stefan Przeworski (fusillé par les Allemands en 1939), élève de P. Bieńkowski. Il laissa plusieurs mémoires sur différents sujets relatifs à l'archéologie du Proche-Orient (*Kaukasische Bronzefiguren in polnischen Sammlungen* Praha 1931 ; *Orientalische Allertümer aus polnischen Sammlungen*, Archiv. f. Orientf. 1937, etc.), et deux livres d'histoire générale sur la civilisation ancienne de l'Asie Mineure et sur la Perse.

Pour terminer, il convient de signaler les travaux des savants polonais touchant l'art chrétien primitif et l'art byzantin. Ces questions étaient étudiées par Marian Sokołowski (1839-1911), un des promoteurs des méthodes modernes dans l'histoire de l'art. Władysław Podlacha (né en 1875), actuellement professeur à l'Université de Wrocław, s'est occupé des influences byzantines sur l'art ukrainien. Wojślaw Molè (né en 1886), d'origine slovène, professeur à l'Université de Cracovie, s'est spécialisé dans l'histoire de l'art byzantin et a étudié, en particulier, les rapports entre l'art byzantin et celui des peuples slaves. Il a publié nombre d'articles, fort appréciés, en slovène, en serbe, en allemand, mais surtout en polonais, et un vaste ouvrage : *Historia sztuki staro-chrześcijańskiej i wczesnobizantyńskiej — Wstęp do historii sztuki bizantyńskiej u Słowian* (Histoire de l'art chrétien primitif et du plus ancien art byzantin — Introduction à l'histoire de l'art byzantin chez les Slaves, 1931). Son élève, C. Osieczkowska (morte en 1940) s'est fait connaître par quelques articles sur l'art byzantin publiés dans la revue *Byzantion*.

LES COLLECTIONS D'ART ANTIQUE AU MUSEE NATIONAL DE VARSOVIE

L'histoire de ces collections n'est pas, certes, longue, mais elle est marquée de multiples vicissitudes. A leurs origines il y avait une modeste collection d'objets d'art et d'industrie artistique d'Egypte, de Grèce et de Rome, que l'on conservait dans l'ancien musée situé à la rue Podwale. Outre quelques sarcophages égyptiens en bois de la dernière époque du Nouvel Etat, elle comprenait un certain nombre de petites figures votives en bronze, des fragments d'amulettes et de colliers de la période finale de la civilisation égyptienne, et toute une série d'objets en terre cuite ou en verre, offerts

par plusieurs collectionneurs généreux, parmi lesquels on doit mentionner la « Société pour Encouragement des Beaux-Arts de Varsovie ».

C'est en 1937 que commence une nouvelle phase de l'histoire de ces collections. En Juin de cette année-là fut inaugurée dans le nouvel édifice abritant le Musée National, une exposition des fouilles effectuées à Edfou, en Egypte, en 1936, par des archéologues polonais de l'Université de Varsovie en collaboration avec l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire. Cette exposition eut un succès tel qu'un accord fut conclu peu après entre l'Université Varsovienne et la municipalité de Varsovie dont dépendait alors le Musée National, suivant lequel les objets provenant des fouilles poursuivies en Egypte par l'Université devaient être placées comme dépôt au Musée National. Ce dernier s'engageait, de son côté, à les conserver convenablement et à les exposer dans le cadre d'une nouvelle section appelée « Collections d'Art Antique ». C'est à M. Kazimierz Michałowski, professeur d'archéologie classique à l'Université de Varsovie et directeur des fouilles polono-françaises en Egypte qu'en a été confiée la direction.

« Les Collections d'Art Antique » furent inaugurées en Juin 1938. Elles comprenaient déjà les objets rapportés d'Egypte à la suite de la deuxième phase des fouilles, effectuées à Edfou en 1937-1938, ainsi que les dons de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire. Tous ces objets étaient exposés dans cinq salles, au rez-de-chaussée du Musée. En même temps, le Musée National de Varsovie avait acquis, sous forme de dépôt, le lapidarium de Pac et une collection de vases grecs provenant du Musée E. Majewski.

Ainsi l'art de l'ancienne Egypte y prédominait tant au point de vue de la qualité qu'à celui de la quantité.

La troisième phase des fouilles poursuivies à Edfou donna aussi des résultats appréciables. Trente caisses d'objets archéologiques furent amenés à Varsovie en Juillet 1939.

La guerre eut véritablement des effets désastreux pour ces collections. Bien que les objets les plus précieux eussent été mis à l'abri par le conservateur chargé de leur protection, Mlle M.L. Bernhard, on ne parvint pas à les sauver tous. Certains furent plus ou moins endommagés. Parmi les objets détruits il faut mentionner plusieurs récipients en albâtre de l'époque de l'Ancien Etat, les vases grecs provenant de la collection de Goluchów, et presque toute la collection Bienenthal (terres cuites et céramiques grecques).

On procéda sans tarder à la restauration des objets d'art endommagés, et surtout on fit effort pour combler les pertes. Mettant en exécution une résolution adoptée en 1946 par l'Union des Musées de Pologne, aux termes de laquelle « Les Collections d'Art Antique » doivent constituer une collection centrale pour le pays tout entier, on réussit à acquérir nombre d'objets d'art ancien, mis sous séquestre dans les Provinces Recouvrées, ou provenant des collections privées ou publiques, telles la collection de vases grecs du Musée de Wrocław, et celle d'objets d'art en bronze qui se trouvait au Musée de Szczecin. Enfin, on les enrichit en y introduisant une partie des collections de Wilanów et quelques objets de valeur achetés chez des antiquaires de Berlin.

Grâce à ces nouvelles acquisitions, l'aspect des « Collections d'Art Antique » changea complètement. Ce n'est plus l'art de l'ancienne Egypte,

mais les œuvres d'art et les productions de l'industrie artistique de Grèce et de Rome qui y tiennent la place dominante. La manière dont tous ces objets d'art antique sont exposés au Musée National de Varsovie est conforme aux principes les mieux éprouvés et généralement suivis de nos jours dans les musées les plus renommés.

LE DICTIONNAIRE POLONAIS DU LATIN MEDIEVAL (Thesaurus totius latinitatis Polonorum)

Le Comité Polonais pour le Dictionnaire du Latin Médiéval, formé en 1924 auprès de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la présidence de M. Ludwik Piotrowicz, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Cracovie, réussit, sous l'occupation allemande, à soustraire à la destruction la collection de fiches constituée avant 1939 et dont le nombre s'élevait alors à 565.010. Pendant la guerre il parvint même, en travaillant dans la clandestinité, à y ajouter 10.000 fiches nouvelles. Après la fin des hostilités, on entreprit sans tarder le dépouillement des textes qui restaient encore inutilisés, et l'on établit, avant juin 1949, 41.800 nouvelles fiches, si bien que leur total se chiffre actuellement par 616.810. Comme il ne reste que très peu de textes à dépouiller et que les travaux préparatoires sont presque terminés, le Comité a décidé de procéder aux travaux de rédaction.

A cet effet, M. Marian Plezia, professeur de philologie classique à l'Université Catholique de Lublin, fut chargé par la Commission d'élaborer les principes, suivant lesquels ce Dictionnaire serait rédigé, et de les appliquer, à titre d'essai, à quelques dizaines de mots commençant par la lettre A. Son projet, soumis à la discussion et accepté par la Commission, réunie au complet, fut imprimé sous le titre : *Les principes de la rédaction du Dictionnaire du Latin Médiéval en Pologne et le premier essai de leur application* (Kraków, 1948), afin que des médiévistes polonais et étrangers pussent en prendre connaissance et l'apprécier.

Les principes d'après lesquels le Dictionnaire en question sera rédigé sont *grosso modo* les suivants :

1) Etant donné qu'il n'existe pas de monuments du latin médiéval en Pologne antérieurs à l'an 1000, le Dictionnaire comprendra uniquement le vocabulaire latin employé en Pologne médiévale, aucune partie des matériaux recueillis ne devant être cédée à la Commission Centrale auprès de l'Union Académique. On s'est mis d'accord pour accepter, comme limite inférieure, l'année 1504.

2) Le Dictionnaire comprendra l'ensemble des matériaux lexicologiques qui se rencontrent dans le latin polonais médiéval, c'est-à-dire aussi bien les mots connus appartenant au latin de l'antiquité tardive que ceux qui se sont formés seulement au Moyen-Age ; on n'omettra que les mots les plus communs et les significations les plus courantes. On a décidé de s'en tenir à ce programme pour ne pas obliger ceux qui se serviraient de ce Dictionnaire à se reporter aux deux grandes publications assez difficiles à manier, qui sont le Lexicon de Forcellini — de Vita et le dictionnaire de Du Cange. C'est qu'il arrive assez fréquemment que dans des textes

médiévaux apparaissent des mots propres à l'antiquité tardive qui ne sont pas enregistrés dans les dictionnaires courants du latin classique et que seuls connaissent les lecteurs bien familiarisés avec les auteurs latins. Mais, pour ne pas surcharger notre dictionnaire avec des matériaux élaborés dans celui de Forcellini - de Vita et dans *Thesaurus Linguae Latinæ*, on a adopté cette règle que les mots enregistrés dans le premier de ces dictionnaires et notés aussi dans le dictionnaire du latin polonais médiéval seront présentés sans apparat critique, c'est-à-dire sans citations de textes, et qu'on se bornera à indiquer leur signification. Par contre, les mots nouveaux, formés au Moyen-Age seront traités en détail avec toutes les citations, à la manière de *Thesaurus Linguae Latinæ*.

3) La signification des mots sera donnée en langue polonaise et en langue latine afin que des lecteurs étrangers puissent utiliser aussi ce dictionnaire.

4) Vu que le latin se forma, en Pologne, sous l'influence du latin des pays d'Europe Occidentale, on mettra pour chaque mot déjà noté dans les dictionnaires existants du latin médiéval (Du Cange, Bartal, Baxter-Johnson, Arnaldi) des renvois à tel ou tel de ces dictionnaires. Cela pourrait servir aussi à préciser, à la lumière de la philologie, les influences étrangères sur la culture polonaise du Moyen Age.

Pour illustrer l'application de ces principes-là, M. Plezia a joint à son exposé cinq pages comprenant les premiers mots qui commencent par la lettre A (*Abacista-Abhortivo*).

INSTITUT DE PAPHROLOGIE DE VARSOVIE

L'Institut de Papyrologie, organisé dans le cadre de l'Université de Varsovie, a pour but de centraliser les études de papyrologie en Pologne et de former des chercheurs dans ce domaine. Il comprend une section juridique, dirigée par le professeur Rafał Taubenschlag, et une section historico-philologique dont le directeur est le professeur Jerzy Manteuffel. L'organe de cet institut est *The Journal of Juristic Papyrology* dont le premier fascicule a paru, sous la direction du professeur Taubenschlag, en 1945 à New-York, (Herald Square Press). Cette revue publiera des articles en anglais, en français et en latin. L'accueil favorable qu'elle a trouvé auprès des spécialistes du monde entier est un fait de bon augure. On projette aussi la publication de monographies qui constitueraient un supplément de la revue.

Les tomes II et III ont été publiés à Varsovie en 1948 et 1949. Ils contiennent des travaux des savants polonais (J. Manteuffel, R. Taubenschlag, W. Steffen, F. Sokołowski, I. Szymańska, J. Falenciak), et étrangers (W.L. Westermann, N. Lewiss, L. Wenger, B.C. Welles, N. Hohlwein, C. Préaux).

Le tome IV, qui paraîtra en 1950, sera consacré à la mémoire du regretté Pierre Jouguet, directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

LA LITTÉRATURE GRECQUE DE TADEUSZ SINKO

(*LITERATURA GRECKA*, T. II, 1^{re} partie, p. 536 ; 2^e partie, p. 248
Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Kraków, 1947-1948).

C'est dans sa *Littérature Grecque*, comprenant trois gros volumes en six parties, que Tadeusz Sinko a donné la synthèse de son travail de philologue.

Le volume I, dont la première partie (412 pages, in-8°) traite de la littérature archaïque (VIII^e, VII^e et VI^e siècles) et dont la deuxième partie (837 pages) est consacrée à la littérature classique (V^e et IV^e siècles), a été édité par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres dans les années 1931 et 1932.

L'étendue de l'exposition qu'il n'a pu éviter malgré la concision de son style s'explique par le fait que l'auteur, non seulement analyse chaque œuvre en détail et à la lumière des recherches les plus récentes, mais qu'il discute aussi diverses hypothèses et qu'il rejette dans bien des cas celle qui concerne la chronologie des ouvrages.

S'il est parvenu à dominer un matériel si énorme, c'est qu'il a travaillé méthodiquement sur ce sujet depuis l'année 1904 en vue de ses cours à la Faculté, dans lesquels il a présenté tous les auteurs importants, depuis Homère jusqu'à Libanius et Julien l'Apostat. Quand il reprenait le même sujet, il tenait compte d'une façon scrupuleuse des nouvelles recherches et études, et ainsi il lui suffisait, dans la nouvelle rédaction, de mieux condenser les matériaux recueillis et de les mettre bien en valeur d'après les principes exposés dans son opuscule (en polonais) : *Principes et méthodes de l'histoire de la littérature grecque* (1929).

Il y a exprimé et défendu cette idée que c'est l'influence posthume des auteurs de l'antiquité qui doit inspirer le plan de l'histoire de la littérature grecque. D'ailleurs il a consacré plusieurs études à cette question-là. D'après lui, il faut prendre comme base l'apport des auteurs antiques à la civilisation européenne, et donner le plus de place à ceux d'entre eux qui ont eu la plus grande influence, même s'ils n'ont pas été appréciés par leurs contemporains, et s'occuper beaucoup moins de ceux dont les œuvres n'ont pas eu de rayonnement dans les siècles postérieurs. On doit faire cependant exception pour des œuvres parfois dénuées de valeur (comme par exemple celles d'Antimaque de Colophon), qui contenaient des germes dont, dans des conditions favorables, auraient pu naître de nouvelles tendances et de nouveaux genres littéraires.

Outre cette idée de l'étendue et de la profondeur de l'influence d'un auteur donné, adoptée comme critère pour lui attribuer plus ou moins de place dans l'histoire de la littérature, Sinko prend aussi en considération les jugements des anciens qui avaient eu souvent à leur disposition des centaines d'œuvres d'un auteur, connu aujourd'hui par quelques œuvres seulement ou par quelques fragments. Ces jugements ont de la valeur comme

ayant été exprimés par des gens qui, formés par la même culture, pouvaient les comprendre mieux que nous, après tant de siècles. Formulés à différentes époques, ils sont des verdicts du tribunal de l'histoire, qui a condamné tant d'œuvres à l'oubli et qui a gracié seulement celles qui ont toujours plu à tout le monde.

Les œuvres sorties intactes de l'épreuve du temps sont devenues des forces créatrices de la littérature européenne.

Traitée de ce point de vue, la littérature grecque est une partie de la littérature européenne. Elle n'en est pas seulement la partie la plus ancienne, mais aussi la plus importante ; de plus, elle est l'unique littérature originale, toutes les autres étant dérivées ; la littérature hellénistique (alexandrine) elle-même est un produit dérivé et, à plus forte raison, la littérature romaine. En cela consiste précisément l'éternelle actualité de la littérature grecque archaïque et classique.

L'originalité de la littérature grecque permet de préciser, sous forme de lois, certaines particularités de son évolution, qui se reproduisent dans l'histoire des littératures européennes ultérieures. On peut les appeler : « lois historico-littéraires ».

Les deux premières lois ont été formulées, ou plutôt empruntées à un auteur grec inconnu, par le médiocre historien-mémorialiste du temps de Tibère, Velleius Paterculus. Il a remarqué que les créateurs et les maîtres en certains genres littéraires ne sont pas isolés, mais trouvent bientôt des émules. Cette activité collective favorise l'épanouissement du genre donné, mais la décadence de ce genre ne tarde pas à se produire. C'est *la loi des séries de génies*, (comme on parle des séries de catastrophes). Quand nous savons qu'il y a eu à une époque un maître en un certain genre littéraire, nous nous attendons à en trouver un second à côté de lui.

De cette première loi de Velleius dérive une deuxième loi formulée d'après les données de l'observation : les jeunes auteurs convaincus qu'ils ne pourront pas dépasser les maîtres les plus renommés, ni non plus les égaler, cessent de cultiver les genres littéraires développés par ces maîtres à la perfection, et cherchent à s'exprimer dans un genre nouveau qu'ils pourraient mieux maîtriser. Quand de tels essais se renouvellent trop souvent, ces écrivains n'arrivent pas à la perfection. C'est *la loi des épigones et celle du changement*. Cette loi concerne les auteurs qui renoncent à rivaliser avec les maîtres de l'époque qui prend fin, moins par sentiment de leur propre faiblesse, que parce qu'ils reconnaissent que les genres cultivés par ces maîtres ne conviennent plus au goût des contemporains, qu'ils sont déjà surannés. S'il apparaissait un nouveau génie dans un genre nouveau, et s'il avait du succès, la première loi se manifesterait. Mais s'il ne se présente pas, les jeunes auteurs s'essayent dans divers genres nouveaux et n'obtiennent dans aucun un succès complet. Alors ils reviennent parfois aux modèles anciens, produits à une époque antérieure à celle des écrivains dont ils se sont détournés.

L'émulation dans les époques productives permet de mettre en lumière la troisième loi historico-littéraire qu'on peut appeler *la loi de Bacchylide*, car c'est lui qui l'a formulée dans le fragment connu : « Un poète doit à un autre son art poétique, il en était ainsi autrefois et il en est de même aujourd'hui ». C'est *la loi de la continuité de la tradition littéraire*, de cette continuité qui a été chez les Grecs un des plus importants facteurs du progrès et de la perfection. En rapport avec le devoir de suivre les tradi

tions littéraires léguées par les prédécesseurs, surtout dans le même genre littéraire, se trouve la *quatrième loi* formulée par le professeur Tadeusz Zieliński. Cette loi concerne le fait que dans les thèmes qui remplacent ceux d'un prédécesseur, subsistent les rudiments de ces thèmes.

Enfin, la cinquième loi que l'on peut appeler, en souvenir du mythe ayant pour sujet la lutte entre Hercule et Antée, fils de la terre, la *loi d'Antée*. Toute poésie artistique de haute qualité s'inspire dans son enfance des chansons et des contes populaires. La littérature qui s'est éloignée trop de son fond originel, peut reprendre de nouvelles forces par le contact avec lui, en retournant à la réalité, au réalisme et en renouant des liens avec la production populaire.

Non seulement Homère, Hésiode, Archiloque, Sapho, la vieille comédie attique, mais aussi Callimaque, Théocrite et Hérondas puisent aux sources de la poésie populaire. Et quand le plus artificiel des poètes alexandrins, Licophon, chante la lutte séculaire entre l'Europe et l'Asie, il le fait par la bouche de Cassandre identifiée à la figure populaire de Sybille.

Si la poésie alexandrine contient, à part ses éléments savants, quelque chose de « poétique », elle le doit en partie à son contact avec les matériaux populaires. C'est seulement au II^e siècle après Jésus-Christ que « l'école sophistique », indifférente aux voix de la vie, s'est enfermée dans un enseignement étroit.

Voilà les observations qui ont été formulées et publiées par T. Sinko peu avant la rédaction définitive de l'*Histoire de la littérature grecque*, d'Homère à Jean Damascène. Elles s'appuient sur les faits littéraires observés sur l'espace de quinze siècles.

Le compte rendu le plus détaillé des deux parties du premier volume a été publié par A. Diès dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* (janvier 1933). En renvoyant le lecteur français à cette source d'information, nous nous bornerons à la caractéristique du deuxième volume, dont les deux parties forment un tout. C'est le tableau complet de la *Littérature hellénistique* (III^e, II^e et I^{er} siècles avant Jésus-Christ). Nous remarquerons en passant que la première partie de ce volume a été l'objet d'un rapport par M. Henri Grégoire à la séance de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Lettres) du 5 janvier 1948 (cf. le *Bulletin* de l'A.R. de B.).

L'histoire de la littérature grecque classique a été exposée dans le premier volume, non selon le principe traditionnel, c'est-à-dire jusqu'à Chéronée, ni jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, mais jusqu'à la fin du IV^e siècle avant J.-C. L'auteur a procédé ainsi pour ne pas détacher de la poésie attique de ce siècle sa fleur la plus épanouie, c'est-à-dire la nouvelle comédie, et aussi pour présenter les œuvres d'Aristote (qui limitait la politique à la ville-Etat), non comme le prélude d'une époque hellénistique universaliste, mais comme bilan de l'époque classique.

Le passage de l'Athènes classique à l'hellénisme n'est représenté que par l'élève de Théophraste, Démétrios de Phalère.

Ce qui autorise à prendre l'année 300 comme limite supérieure de l'époque hellénistique, c'est le fait que la première génération des poètes hellénistiques à laquelle appartient Rhianos, Philétas et Licophon et qui vit le jour en 330, à peu près, avant J.-C., apparaît sur la scène littéraire en 300 environ. Les autres auteurs, comme Aratus et Hérondas, sont nés en 310 environ ; Callimaque et Théocrite, qui étaient plus jeunes, vers 300, et Apollonius de Rhodes vers 295.

Comme limite inférieure de l'époque hellénistique on admet ordinairement l'année 30 avant J.-C., qui marque un tournant de l'histoire. Mais, en reconnaissant cette limite, on fait passer à l'époque de l'Empire romain les grandes compilations historiques de Diodore de Sicile (mort environ en l'an 20 avant J.-C.), de Denys de Halicarnasse (mort en l'an 8 avant J.-C.), ainsi que les compilations géographiques de Strabon (mort en l'an 19 après J.-C.). Tous les trois dressent le bilan de la science hellénistique et étant eux-mêmes des épigones, n'influencent pas la postérité par leurs œuvres.

La littérature de l'époque d'Auguste, datée par l'année de la mort de Cicéron, se présente différemment, mais, pour conserver ce parallélisme, il n'est pas permis de reculer la fin de la période hellénistique qui peut être liée naturellement avec la date du début du « nouvel ordre des siècles ». La division de la littérature hellénistique en deux époques inégales, déterminées par des considérations techniques, se laisse justifier par le fait qu'à partir du I^{er} siècle avant J.-C. ce sont les Romains qui assument le rôle de protecteurs de la littérature et de la science (III^e et II^e siècles). Et c'est pour cette raison que ce siècle marque un passage à la littérature grecque de l'empire romain.

Ayant présenté dans l'introduction d'une façon sommaire les nouvelles bases de la civilisation grecque depuis le III^e siècle et les conditions politiques, économiques, religieuses, sociales et linguistiques de cette civilisation, l'auteur confère la première place à la prose hellénistique parce que c'est elle qui domine au point de vue de la qualité et de la quantité sur la poésie et qu'elle donne son empreinte à toute cette époque.

Or, traitant des prosateurs, l'auteur donne la priorité aux moralistes et aux philosophes, qui expriment les nouvelles « conceptions de la vie et du monde », adoptées aussi par d'autres écrivains.

Les quatre premiers chapitres ayant pour objet la littérature cynique, l'Académie moyenne, le péripatétisme, l'épicurisme et le stoïcisme, présentent le fond intellectuel et moral de toute la littérature hellénistique. Les paragraphes sur l'étendue et sur l'importance du cynisme pour la culture européenne, la caractéristique de la biographie péripatéticienne, l'esquisse de l'histoire de l'épicurisme à travers les siècles et la description du rôle du stoïcisme en Europe (et surtout en Pologne), sont une nouveauté au point de vue de la méthode de traiter ce sujet.

Les sciences mathématiques et physiques qui fleurissent à Alexandrie en même temps que la mécanique, l'astronomie et la géographie, auxquelles il faut ajouter les sciences naturelles et la médecine, sont la principale manifestation de la nouvelle mentalité. A ces sciences-là l'auteur consacre la deuxième partie du volume. Il attire l'attention sur le fait que leur éppanouissement est lié à la création des centres du travail scientifique comme le Musée et la Bibliothèque Alexandrine — œuvres des Lagides. D'ailleurs, c'est l'Etat qui a pris à sa charge les travailleurs spécialisés en différentes sciences. Dans les sciences exactes, le rôle d'initiateur pour les Alexandrins appartient à Platon qui, le premier, a souligné l'importance des recherches logiques portant sur les mathématiques et qui a découvert la méthode axiomatique (comme l'a montré Zbigniew Jordan dans son étude *Sur les bases mathématiques du système de Platon*, Poznań, 1927).

Le développement atteint à Alexandrie par certaines parties de la physique, comme l'optique et l'acoustique, se rattache aussi aux idées de Platon. Seule la mécanique se développe en dehors de l'influence de Platon. L'auteur place le mécanicien Héron à côté de Philon, ce dernier n'étant pas trop éloigné de son maître Ctésibe au milieu du II^e siècle avant J.-C.

Dans l'évolution des sciences humaines apparaît l'influence de l'école péripatéticienne, surtout chez les grammairiens. Ce titre octroyé pour la première fois à un élève de Théophraste, Praxyphanes, appartenait ensuite aux directeurs de la Bibliothèque Alexandrine. Attachés à l'épuration et à l'interprétation des textes du grand patrimoine classique dans l'ordre de la poésie, c'est dans cette bibliothèque qu'ils ont formé leur art critique et exégétique. Ils réussirent à sauver ainsi les leçons correctes de ces textes pour les générations futures. Les critiques de Pergame se sont occupés d'une façon analogue de la prose classique.

Les sciences exactes et philologiques, voilà les principaux titres à la gloire de la littérature alexandrine. C'est en considérant ces sciences unies à l'architecture et aux arts plastiques, que Salomon Reinach a cru devoir appeler le III^e et le II^e siècles avant J.-C. « une des plus belles époques de l'esprit humain ». Wilamowitz-Moellendorf voit dans le II^e siècle le sommet de la culture hellène et, par conséquent, de la civilisation antique tout entière, car « bien que des pensées éternelles aient été méditées auparavant et que des chefs-d'œuvre éternels aient été créés plus tôt, c'est seulement grâce au développement des sciences et grâce à la domination qu'elles exerçaient sur le monde que ces créations acquirent la puissance de durer et d'agir éternellement ».

Dans la partie consacrée aux sciences humaines, l'auteur étudie aussi la rhétorique et l'éloquence hellénistiques qui offrent un style nouveau, genre « baroque », la production historiographique et pseudo-historique, pour la plupart romancée. Il consacre un chapitre à part à la version des Septante ainsi qu'aux historiens juifs, et termine par une longue exposition de l'œuvre de Polybe en soulignant que les idées de cet auteur sur la perfection du régime romain ont déjà été contenues dans son écrit de jeunesse sur Philopomène, et notamment dans l'éloge de la Ligue Achéenne qui aurait répondu à certains idéaux stoïciens.

Le pragmatisme par trop vanté de l'histoire de Polybe n'est que le retour aux principes de Thucydide. Ce dernier sert aussi de modèle à Agatharchides qui diffère de Polybe surtout en ce qu'il abandonne la langue commune et qu'il essaie d'imiter la langue et le style de Démosthène. Il devient de ce fait le précurseur de l'atticisme.

C'est la poésie qui passe pour la partie la plus faible de la littérature alexandrine. Cette poésie est cultivée surtout par des grammairiens de métier, espèce qui correspond aux professeurs de littérature de nos jours. Elle n'est pas destinée à tous les citoyens libres comme l'était autrefois la poésie classique qui s'adressait à un vaste public, mais aux collègues et élèves des auteurs et surtout à l'élite intellectuelle formée en Egypte et en Syrie, à la cour et dans l'entourage des hauts fonctionnaires. C'est une poésie savante, le choix des genres littéraires et des thèmes répondant au talent des auteurs.

Ceux-ci proclamèrent la grandeur des chefs-d'œuvre de la littérature archaïque et classique, en les présentant comme un modèle dont on ne saurait atteindre la perfection. Ils ne tentaient même pas de les imiter

ou de rivaliser avec leurs auteurs et cherchaient la renommée en cultivant les genres littéraires nouveaux ou inexploités jusqu'alors. On peut considérer comme leur précurseur Antimaque de Colophone (vivant au commencement du IV^e siècle). Il fut consolé de son échec littéraire par le jeune Platon qui a sauvé, pour la postérité, son œuvre correspondant aux conceptions morales de l'Académie.

C'est le grammairien Philéas de Cos qui a été leur véritable maître. Il est l'auteur d'une petite épopée mythologique qu'on oppose souvent à l'épique mythologique d'Apollonius de Rhodes, à l'épique historique de Simonides de Magnésie et à d'autres. Ce n'est pas Homère qui devait être considéré alors comme modèle pour ce genre. C'est Hésiode, qui était imité par les écrivains épiques et didactiques à la fois. Sinko rattache à Philéas de Cos l'étude de la tendre élégie « objective » des Alexandrins qui exprimaient leurs sentiments uniquement dans les épigrammes. L'épigrammatiste Asclépiades de Samos renoue à la tradition des anciens poètes méliques. Le premier représentant de la « bohème » de la grande ville est suivi par le coryphée des poètes alexandrins, Callimaque de Cyrène, par Hédyllos Ionien, ainsi que par son émule Posidippe de Macédoine. Léonidas, arrivé à Alexandrie de Tarente, introduit dans ses vers des thèmes réalistes empruntés à la vie des travailleurs (petits artisans, agriculteurs, bergers, chasseurs) qui, dans leurs épigrammes, offrent aux divinités, en ex-voto, leurs outils.

Le style « conceptualiste » de Léonidas est poussé à l'extrême chez l'improvisateur du II^e siècle, Antipater de Sidon. M. Sinko examine en détail tous les épigrammes de ces poètes et surtout ceux de Callimaque. A l'œuvre de ce dernier, qui s'est tant accrue grâce aux découvertes des papyrus, est consacré le chapitre XVII qui se termine par une silhouette d'Eratosthène. Dans les deux chapitres suivants sont examinées en détail les œuvres de Théocrite et d'Hérondas, et, en rapport avec ce dernier, l'auteur passe en revue les fragments de la poésie « des cabarets » que l'on connaît grâce aux papyrus édités et commentés par Jerzy Manteuffel, professeur à l'Université de Varsovie, dans son livre : *De opusculis graecis Aegypti e papyris, ostracis lapidibusque collectis* (Varsovie, 1930).

L'avant-dernier chapitre de la première partie a pour objet les œuvres dramatiques alexandrines ; il est basé principalement sur l'étude de W. Steffen : *Quæstionum tragicarum capita tria* (Poznań, 1939). Enfin, dans ce dernier chapitre sont étudiées les œuvres d'un des membres de la Pléiade, Lycophrone, ainsi que celles de son imitateur Euphorion.

M. Sinko considère Lycophrone, de la cour de Philadelphie, comme auteur d'*Alexandra*, et c'est pourquoi il analyse les deux prophéties d'*Alexandra* sur les Romains, dont la première (vers 1226-1234) prédit le règne des descendants d'Enée sur terre et sur mer, et se rapporte, d'après lui, aux frontières romaines après la guerre avec les Samnites. Ce n'est que la deuxième partie, plus courte (à partir du vers 1283) qui a vraiment le caractère d'une prophétie ; elle se termine par une réconciliation fictive (car elle doit avoir lieu dans l'avenir) des descendants d'Enée avec les maîtres de l'Égypte. Sinko a développé cette thèse en détail dans son étude : *De « Alexandra » Lycophronis tragici*, publiée dans *Eos* (1949).

La deuxième partie du volume commence par le long chapitre sur le « nouveau » Posidonios, présenté à la lumière des travaux de Randberg, Reinhardt et Heinemann, comme créateur d'un système (monisme dyna-

mique) basé sur les acquisitions de la physique, de l'astronomie, de la météorologie, de la géographie, de l'astrologie, des mathématiques, de la biologie et de la médecine d'époque hellénistique. Par sa méthode synthétique (et non éclectique), il achève la philosophie hellénistique, tout comme Aristote clôt la philosophie classique. Il inaugure en même temps une époque nouvelle à la fin de laquelle apparaît le néoplatonisme de Plotin. Mais Posidonios, malgré l'opinion communément admise jusqu'à ces derniers temps, n'est pas influencé par la pensée orientale qui commence à donner une teinte mystique à la philosophie grecque seulement aux premiers temps de l'ère chrétienne. L'appréciation de Posidonios, comme historien plein de parti-pris et de malice, est aussi tout à fait originale.

Les trois disciples de Posidonius ont moins d'importance que les stoïciens de l'entourage de Caton le Jeune, ou les stoïciens éclectiques dont Cicéron et Octave furent les disciples. Mais Cicéron attachait beaucoup plus d'importance aux Académiciens (Philon de Larisse et Antiochus d'Ascalon, étudiés par A. Krokiewicz dans *Kwartalnik filozoficzny* 1931 et dans *Eos* 1930-31, ainsi que par M. Plezia dans *Eos*, 1946).

Le chapitre sur les écoles philosophiques du I^{er} siècle se termine par des considérations sur le renouveau du scepticisme qu'on doit à Enésydème, sur les péripatéticiens du I^{er} siècle, et surtout sur Andronicus de Rhodes (ressuscité par M. Plezia dans l'étude intitulée : *De Andronici Rhodii studii Aristotelicis, Archivum filologiczne* N° 20, Cracovie 1946), sur les pseudo-épigraphes philosophiques de la même époque, sur les écrivains épicuriens (principalement sur Philodème de Gadare et sur ses épigrammes).

M. Sinko présente les débuts de la renaissance de l'atticisme en montrant comment il a été préparé par des philosophes et rhéteurs comme Apollonius de Pergamon, Cécilius de Kale Akte, Gorgias le Jeune, Théodore de Gadare (à ce dernier Jerzy Kowalski avait consacré une étude dans ses *Studia rhetorica* I et II, *Eos* XXXI, 1928), ainsi que par des grammairiens. L'auteur traite ici des rhéteurs et des orateurs hellénistiques du I^{er} siècle, connus principalement d'après Cicéron, comme Denys d'Halicarnasse. Parmi les historiens de ce siècle (chap. IV), Diodore de Sicile, Nicolas de Damas et Juba de Mauritanie occupent la plus grande place. De l'histoire « vraie », l'auteur passe à l'histoire « imaginaire », titre sous lequel il range toutes les œuvres que nous appelons « romans ». Il les examine dans le chapitre VII intitulé : « Les plus anciens romans grecs et leur origine ». Ils se rattachent d'un côté à l'historiographie grecque (la *Cyropédie* de Xenophon y compris) et, de l'autre, aux compositions scolaires dans lesquelles les élèves développaient les sujets de la nouvelle comédie.

Sur ces relations entre le roman et la comédie, Chassang avait attiré l'attention dans son *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine* (Paris 1859 et 1862), mais sa thèse n'a pas eu d'écho, et c'est M. Sinko qui apporte de nouveaux arguments en sa faveur.

Du roman l'auteur passe à la poésie représentée au I^{er} siècle principalement par un sémite : Meléagre de Gadare, éditeur de l'anthologie d'épigrammes. En l'étudiant, M. Sinko donne aussi l'histoire des recueils ultérieurs. Devant les épigrammatistes s'effacent presque entièrement les au-

teurs épiques, didactiques, lyriques et dramatiques ainsi que les mimographes du I^{er} siècle.

D'une plus grande importance pour la postérité sont *Les vers d'or* de pseudo-Pythagore et surtout les *Oracula Sibyllina*, analysés par l'auteur au dernier chapitre.

A la fin, il donne une vue d'ensemble sur les trois siècles de la littérature hellénistique et synthétise toutes les études et toutes les analyses contenues dans ce volume.

Le tableau complet de toute la littérature hellénistique n'a été donné jusqu'à présent que par Franz Susemihl dans sa *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit* (Leipzig 1891-1892), et par Christ Schmid dans un travail moins vaste : *Geschichte der griechischen Litteratur : Die nachklassische Periode der griechischen Litteratur von 30 vor J.-Christ. bis 100 nach Christ* (München 1920).

Ces deux ouvrages sont aujourd'hui complètement surannés. *Die griechische Litteratur des Altertums (Hellenistische Periode)*, pages 134-218) de Wilamowitz, contenue dans la publication de Hinneberg : *Kultur der Gegenwart* (I, 8, Leipzig 1913), est une esquisse dépassée par les découvertes de papyrus.

Le livre d'Auguste Conat : *La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolomées* (Paris, 1882) témoigne d'une plus grande vitalité, puisqu'on en a publié en 1931 une traduction anglaise.

Malgré l'existence d'un opuscule français de Th. A. Legrand : *La poésie alexandrine* (Paris, Payot, 1924), on a traduit en anglais une étude à peine plus étendue d'Alfred Koerte sur le même sujet : *Die hellenistische Dichtung* (Leipzig 1925, Kröners Verlag), sans attendre l'œuvre de F.A. Wright : *A history of late Greek Literature* (London 1932).

L'ouvrage de Tadeusz Sinko, édité dans les années 1947 et 1948, est non seulement la plus récente et la plus vaste étude de toute la littérature hellénistique (prose et poésie), elle apporte aussi la conception la plus scientifique et la plus originale de cette époque, comme l'ont reconnu dans leurs analyses, de la première partie de cet ouvrage, des critiques tchèques et italiens (*Doxa* II, Juin 1948), ainsi que le professeur Henri Grégoire dans son rapport à l'Académie Royale de Belgique.

UNE NOUVELLE EDITION DE PINDARE

(Pindari Carmina cum fragmentis, edidit Alexander Turyn, Cracoviae 1948, sumptibus Academiæ Polonæ Litterarum et Scientiarum, XIII + 402 p. lex. 8°).

La nouvelle édition critique de Pindare que nous devons à Alexandre Turyn (1), a été précédée par toute une série de travaux de ce savant

(1) Alexandre Turyn, né en 1900 était, depuis 1929, maître de conférences, et, depuis 1935, professeur de philologie classique à l'Université de Varsovie. Au début de la guerre, il se trouva d'abord à Rome puis à Athènes, et en 1941 il se rendit aux Etats-Unis où, après avoir enseigné à l'Université de Michigan et à New School of New-York, il devint professeur de philologie classique à l'University of Illinois, à Urbana.

sur la métrique et la prosodie des poètes lyriques grecs, parus depuis 1921, et dans lesquels il a rectifié et complété plus d'une affirmation des plus grands spécialistes allemands de cette époque en cette matière-là, tels que Wilamowitz-Moellendorf, P. Maas et O. Schroeder. De plus, en dehors des études où il révisait les fondements de cette discipline, ou plutôt de cette doctrine si difficile à saisir, il a publié le programme des recherches ultérieures dont plusieurs ont été menées à bonne fin. Le mémoire *De codicibus Pindaricis* de 1932 et deux compléments de ce mémoire de 1934 et de 1936 annonçaient la préparation d'une nouvelle édition de Pindare, et l'ample recension de l'édition de C.M. Bowra (*Gnomon* 12, 1936, p. 360-367) montrait que la recension du texte effectuée par M. Turyn était prête pour l'impression. En effet, on commençait bientôt à la composer à l'imprimerie de l'Université de Cracovie, et jusqu'au début de la guerre 19 feuillets, c'est-à-dire tous les *Epinicia* et les fragments, furent composés. En quittant la Pologne, Alexandre Turyn emporta les feuillets tirés, et quand il se fixa à New-York il entra en relation avec Polish Institut of Arts and Sciences, qui, au moment où l'activité de l'Académie Polonaise était suspendue, s'efforçait d'exercer, au moins dans de modestes limites, les fonctions de cette dernière. Il se décida de publier les *Epinicia* sous forme d'impression anastatique aux frais de cet Institut. La supériorité que présentait cette nouvelle édition critique sur toutes les éditions précédentes a été reconnue dans les articles assez étendus de Robinson (*Traditio*, New-York 1944, II 513-519) et de Norwood (*Classical Philology*, Chicago, 1946, 172-174) et dans des notes plus brèves de Lattimore (*American Journal of Archeology*, 1944, 398), de Severyns (*L'Antiquité Classique*, 1945, 179) et de Maas (*Classical Review*, Oxford, 1946, 24).

Cependant, après la retraite des Allemands, l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres ne tarda pas, grâce à l'appui du gouvernement, à reprendre son activité. Elle s'adressa alors à Alexandre Turyn, en lui demandant d'achever l'édition de Pindare qui était déjà si avancée. Ainsi, parmi les publications prévues pour le 75^e anniversaire de la fondation de l'Académie, devait figurer *Pindari Carmina cum fragmentis*, édités par A. Turyn, membre de l'Académie.

En quoi cette édition diffère-t-elle des éditions précédentes et en quoi consiste sa supériorité sur les autres ? Parmi les éditeurs précédents, c'est Tycho Mommsen qui fournit l'apparat critique le plus riche, établi d'après 154 manuscrits, dans son édition des *Carmina* de 1866. Mais, étant donné que 13 manuscrits appartiennent aux *codices Thomani* (c'est-à-dire avec les scholies byzantines de Thomas Magister) et que 100 manuscrits sont ceux des codex plus récents et interpolés, il reste 41 *codices vetusti* dont 12 seulement sont considérés par l'auteur comme représentant les quatre principales classes de la tradition manuscrite. Les éditeurs, comme W. Christ (1869-1896) et O. Schroeder (1900-1908), avaient renoncé aux témoignages des philologues byzantins en ne voyant en eux que des philologues qui corrigent les textes à leur point de vue. Par exemple, Schroeder, dans son édition de 1908, avait tenu compte uniquement des 6 manuscrits « recensionis Ambrosianæ » et des 8 manuscrits « recensionis Vaticanæ », en mentionnant sommairement *codices Thomani*, *Moschopulei*, *Tricliniani*, *Sandys*, *Puech*, *Bowra* et d'autres se sont arrêtés, en général, à l'apparat de Schroeder. Alexandre Turyn, au contraire, a comparé à nouveau dans des bibliothèques, ou d'après les photographies, les 13 manuscrits qu'il

prenait en considération ; il a été le premier à étudier le cod. Vat. gr. 902, le cod. Athous 161 (nr. 4281) dans le catalogue de P. Lambros et le cod. Vat. gr. 41 ; il a construit le schéma généalogique de la « recension Ambrosiane » et de la « recension Vaticane » qui dérivent d'un archétype commun (perdu), et c'est sur cette base qu'il a constitué l'apparat critique, en indiquant à chaque page les signes des manuscrits utilisés, qui sont les plus nombreux pour les « Olympiques », moins nombreux pour les « Pythiques », encore moins nombreux pour les « Néméennes », et seulement au nombre de deux pour les « Isthmiques ». A la tradition immédiate appartiennent aussi quelques papyrus.

La tradition médiata est présentée par l'auteur au-dessus de l'apparat critique dans les annotations contenant, outre les citations d'auteurs grecs, romains et byzantins des siècles postérieurs, les sources (p. ex. Homère et les poètes lyriques). Il est vrai que Wilamowitz a présenté la destinée posthume de Pindare dans l'antiquité et à Byzance dans *Textgeschichte der griech. Lyriker* (1900) et dans *Pindaros* (p. 446), mais Turyn a rassemblé sans doute dix fois plus de textes « pro viribus undique e litteris Græcis, Romanis, Byzantinis ». C'est sur cette base seulement qu'on pourra écrire un livre sur la destinée de l'œuvre de Pindare. Des parallèles avec Horace signalées occasionnellement permettent aussi de définir plus exactement les rapports du poète latin avec le poète grec que cela n'a été fait par Wilamowitz.

En tête de ces annotations se trouvent les scholies relatives aux titres des différents poèmes. Quelquefois elles indiquent bien la date de l'œuvre. Si ce n'est pas le cas, l'auteur le définit en utilisant d'autres critères internes et externes, en désaccord souvent avec des savants qui ont consacré à la chronologie de Pindare de longs mémoires, voire même des livres. La question est réglée par Turyn avec précision en peu de lignes qui sont comme dissimulées au-dessous du titre.

L'apparat critique établi d'après les leçons des manuscrits et de la tradition médiata contient aussi des corrections des Byzantins (parmi lesquels sont indiquées nommément : Triclinios, Thomas et Moschopoulos) et des éditeurs plus récents, parmi lesquels Schroeder est nommé le plus souvent, mais principalement pour l'orthographe, enfin, assez fréquemment, Wilamowitz et Maas ; quant aux éditeurs plus anciens, on y trouve les noms d'Erasmus, de Schmid, de Heyne, de Bergk et surtout d'Auguste Böckh. L'auteur introduit ses propres corrections de texte des *Epinicia* 20 fois, et plusieurs fois dans des fragments ; souvent, il ne fait que rétablir la forme dorienne tenant compte des exigences du mètre.

Quiconque cherchant à paraphraser les œuvres de Pindare dans une langue moderne, prend pour base les vers brefs dans l'édition de Schroeder et de ses sectateurs, produit des poèmes ayant une cadence, un rythme et un coloris autres qu'aurait réalisé celui qui se serait fondé sur les longues périodes métriques de Böckh et de Turyn. En effet, Turyn a démontré avec une rigueur presque mathématique la nécessité d'admettre ces périodes longues chez Pindare. C'est ici qu'on doit se souvenir de la conquête de L. Havet dans le domaine de la métrique de Plaute et de Terence : ainsi qu'il l'a montré, ce n'est pas le pied ni le mètre qui ont précédé le vers, mais c'est le vers tout entier, *versus*, qui a précédé le pied, si bien que la métrique devrait s'appuyer non sur les pieds et sur les mètres mais sur des phrases entières.

En attendant, Turyn a publié aux Etats-Unis un travail sur les manuscrits d'Eschyle (dans *Polish Institute Series II*) et de Sophocle (*Traditio II*). Aussi aura-t-il l'occasion de déterminer prochainement les schémas de leur *Cantica* dans des publications dont il faut souhaiter qu'elles puissent voir le jour en Pologne. Le Pindare de Turyn fait honneur à la philologie polonaise.

Tadeusz SINKO.

UNE EDITION D'HERMOGENE

(*Hermogenes de statibus, edidit Georgius Kowalski.*
Prace Wrocławskiego Towarzystwa Naukowego,
Seria A, N° 1, LXXXII + 70 p.).

La présente édition du *de statibus* d'Hermogène inaugure on ne peut mieux les *Travaux* de la Société des Sciences de Wrocław. Dédiée à la mémoire des savants polonais tués par la Gestapo (*XXIV professorum et docentium... cæsorum piis manibus sacrum*), elle est ainsi une condamnation de la guerre et des agresseurs allemands, et, comme elle a paru à Wrocław, *unde Germani post sæcula cesserunt*, elle est une preuve éclatante de la vitalité de la science polonaise dans cette ville.

Georges Kowalski était un connaisseur éminent de la rhétorique judiciaire grecque, à laquelle il avait consacré beaucoup de travaux, cherchant en particulier à en éclaircir les origines. Mais, pour donner à la philologie polonaise une note propre, dans le champ de l'activité mondiale, il commença, en 1937, des travaux collectifs sur Hermogène et sur ses scholiastes. Il rapporta de la Bibliothèque Nationale de Paris, où il avait collectionné pendant une demi-année, des codex d'Hermogène et recherché des scholies non éditées. Moi-même, j'avais collationné pour lui à la Bibliothèque Vaticane le texte des *status* sur une douzaine de manuscrits, et je lui avais envoyé d'un voyage en Italie méridionale et en Sicile des photographies et des copies des codex se trouvant à Naples, à Palerme et à Messine. En s'appuyant sur des matériaux manuscrits si vastes, Kowalski forma toute une école hermogénienne. Le travail était distribué entre plusieurs personnes. D'abord, en 1939, furent publiées les scholies anonymes du Codex Vaticane Gr. 107 (*Commentarium Codicis Vaticani Gr. 107 in Hermogenis... Opera*, Leopoli 1939, Acta Seminarii Philologici). Dans l'introduction à cette édition, Kowalski dépasse de loin les opinions du dernier éditeur Rabe, concernant la tradition manuscrite d'Hermogène, et établit, déjà dans ce travail, les affinités d'une grande quantité de codex avec les trois groupes fondamentaux : *Phy*, *V*, *P*. Les conclusions dégagées d'une foule d'observations minutieuses devaient servir ensuite de base pour l'édition des *status*. D'autres travaux préparatoires pour une édition des rhéteurs grecs furent publiés dans *Eos* en 1939, 1940, 1946 et 1947. Plus de 80.000 fiches d'un index complet d'Hermogène étaient déjà l'objet d'une rédaction alphabétique, lorsque la guerre mondiale interrompit cette grande entreprise.

Après cinq années, Kowalski reprit ses travaux à Wrocław et parvint à éditer avant sa mort le texte du *de statibus* d'Hermogène. Dans cette édi-

tion, il réunit, en effet, les résultats de ses longues et laborieuses recherches en fournissant un texte muni d'un appareil critique singulièrement utile pour l'histoire des commentateurs d'Hermogène. Le texte est précédé d'une introduction de 80 pages, divisée en deux parties. Dans la première, intitulée *De interpretum textu Hermogeneo*, l'auteur traite de la tradition médiate du texte, conservée chez les scholiastes et les commentateurs du II^e siècle. Dans l'autre, *De codicum familiis*, il soumet à une analyse pénétrante des dizaines de codex hermogéniens et détermine les liens complexes de leur dépendance mutuelle. Bien qu'il ne donne pas de stemma schématique figurant la dépendance des manuscrits, les filiations y sont établies par des déductions claires et précises, et, comme la représentation graphique manque, on est tenu de suivre sa pensée à travers le labyrinthe des sigles de codex.

J. Kowalski part de cette hypothèse très juste que l'histoire des études faites sur Hermogène dans l'antiquité doit être prise comme point de départ pour l'établissement du texte, parce qu'il y avait une vaste base de tradition entre l'exemplaire d'auteur et nos plus anciens manuscrits. Cette tradition s'exprimait par une production massive de copies. C'est pourquoi, ce n'est pas l'âge du manuscrit qui a de l'importance pour Kowalski, mais l'âge de la recension du texte. Mais peut-être, le principal mérite du dernier éditeur d'Hermogène est d'avoir eu recours, pour l'établissement du texte, à la tradition médiate conservée chez les scholiastes et les commentateurs, et de l'avoir fait d'une manière tout à fait originale, enfin, d'avoir introduit par là une succession déterminée des temps et des lieux dans l'histoire des recherches sur Hermogène. L'éditeur a ainsi dépassé de loin les recherches de Rabe, de Glöckner, de Keil et de Schilling, et a créé sa propre construction fondée sur une étude personnelle des manuscrits.

Ayant soumis à une révision consciencieuse la juste division de Rabe, éditeur précédent d'Hermogène, il met en lumière l'histoire de la formation des trois familles de Codex Hermogéniens : Ph, P (Pa, Pc), V (Vc, Ba, Ac), qu'il rattache aux centres particuliers d'études sur Hermogène. Le texte des plus anciens codex Ph (X^e siècle) et Py (XI^e siècle) Kowalski l'explique en admettant l'existence de deux centres d'études, à Tarse, ville natale d'Hermogène, et dans la voisine Antioche. La tradition de Ph subira la contamination, lorsque les études hermogéniennes passeront à Alexandrie où l'on devrait chercher aussi l'origine de la famille V que Kowalski appelle tout simplement *recensio Alexandrina*. Dans cette famille Ba et Vc représentent la vulgate rhétorique et Ac la recension grammaticale. La famille P (Pa, Pc), sur laquelle Rabe avait basé son édition, est définie par Kowalski comme byzantine, parce qu'il s'est avéré qu'elle est la vulgate la plus récente, « *recentissima* », qui concorde le plus souvent avec Planudes et les manuscrits plus récents. Mais elle renoue à la vénérable tradition de Py qui dérive des plus anciens centres d'études hermogéniennes. En introduisant dans la discussion les codex plus récents, Kowalski a pu affirmer qu'ils conservent les lambeaux de la tradition qui n'est pas conservée dans d'autres manuscrits plus anciens. En déterminant trois centres d'études, il introduit beaucoup de clarté dans la tradition manuscrite d'Hermogène, et explique l'histoire de son texte dans laquelle se sont produites des contaminations non mécaniques des trois familles. Par une méthode statistique Kowalski complète ses recherches de 1939 en cherchant à déterminer le degré d'affinité des différents codex avec ces trois groupes

fondamentaux, et découvre des inexactitudes et des lacunes dans la division de Rabe et des autres érudits qui ont étudié le texte d'Hermogène. C'est qu'il démontre la dualité de la plus ancienne tradition Phy (et l'on ne doit pas oublier que Py, Antioche ?, s'est formé de Ph, Tarse ?) qui passe au milieu de la famille V (Ve, Ba, Ac) et de la famille P (Pa, Pc). Déjà Syrianus (IV^e siècle) et Sopater (IV^e siècle) connaissent une tradition double qui correspond à la tradition actuelle des codex Phy. Alors que Syrianus, Sopater, Markellinos et Georgios se trouvent plus près de la tradition Py, Nilos et les commentateurs plus récents : Anonymus (VII^e siècle), Anonymus (Doxapatres) du codex Vat. Gr. 2228 et le scholiaste du VI^e siècle se servent plutôt du texte qui dérive de la famille Ph. Syrianus R. et Sopater V W inclinent vers Ph. Les familles V et P suivant la part de Phy qui s'y trouve, se scindent en deux groupes : Ph, Vc, Pc et Py, Ac, Pa, dont le premier constitue *recensio rhetorica vetustior* où il y a la préoccupation de la rhétorique, tandis que l'autre est une *recensio grammatica*.

Un immense appareil critique dans lequel est contenue presque toute la tradition médiata et immédiate, s'il marque, d'un côté, toute une époque d'études hermogéniennes, apporte, d'un autre côté, un précieux instrument de travail aux futurs éditeurs des scholiastes de ce rhéteur. Kowalski y fournit, en effet, les leçons des commentateurs depuis Syrianus jusqu'à Planudes (ce dernier étant compris) qui, dans bien des cas, sont publiées pour la première fois, et cela d'après ses propres matériaux manuscrits contenant des scholies et de nombreux commentaires inconnus et non édités. En outre, les leçons de l'apparat critique contribueront à éclaircir le texte de Démosthène, dont les commentateurs se sont servis. En somme, cette dernière édition des *status*, que l'on doit au labeur extraordinaire de J. Kowalski, n'est pas seulement une œuvre de haute valeur, elle représente aussi un apport durable de la philologie polonaise aux études classiques.

Bronisław BILINSKI. •

LE DROIT ROMAIN EN EGYPTE

(R. Taubenschlag — *The law of Greco-Roman Egypt in the light of the papyri 332 B.C. - 640 A.D.* ; tome I, 428 p. New-York, 1946 ; tome II, Varsovie 1949, 124 p.).

Cet ouvrage est le résultat des recherches poursuivies par l'auteur pendant quarante ans. Dans le premier chapitre on trouve des considérations sur les rapports entre le droit égyptien et le droit grec ainsi que le droit romain; et sur la manière dont ils se sont influencés mutuellement depuis l'époque d'Alexandre-le-Grand jusqu'à la conquête de l'Egypte par les Arabes. Dans les chapitres suivants, l'auteur expose le droit privé égyptien à toutes ces époques, puis le droit pénal, la procédure exécutive dans les questions de droit privé et le procès pénal.

L'ouvrage de R. Taubenschlag a été hautement apprécié dans toutes les revues spéciales. Le papyrologue américain bien connu, Jolowicz, dit dans *The Journal of Roman Studies* (vol. XXXVI, 1946 p. 202) : « Ce livre em-

brasse un domaine si vaste, il est écrit avec une telle autorité et avec une connaissance si approfondie des documents, qu'il marque une époque dans la papyrologie juridique ». D'après E.F. Bruck (*Harvard Law Review*, nov. 1944) « un matériel immense a été présenté d'une façon claire et précise ; le livre témoigne d'une connaissance parfaite des papyri innombrables, tellement disséminés dans différentes publications ; l'élaboration de ce matériel a donné, sur bien des points, des résultats qu'on n'a pas obtenus jusqu'ici ».

Le tome II de l'ouvrage de M. Taubenschlag, intitulé *Political and administrative law*, et publié en 1949 par la Société Polonaise de Philologie, est composé de trois parties : la première, ayant pour titre « Le droit public », contient les chapitres suivants : La monarchie ptoléméenne et L'Empire romain, — Le pays et les villes autonomes, — Citoyens et sujets, — Les privilèges civiques et les droits des sujets, — Devoirs ; la deuxième partie, intitulée « Les droits administratifs », est divisée en chapitres que voici : Le contrôle exercé sur l'individu et ses besoins matériels et spirituels, — Le contrôle exercé sur les associations, — Le contrôle économique ; la troisième partie s'occupe de la procédure et de l'exécution administratives.

HISTOIRE ECONOMIQUE DU MONDE ANTIQUE

(Tadeusz Wałek-Czernecki, *Historia gospodarcza świata starożytnego*, Warszawa, 1948, tome I, 224 p.,
tome II, 360 p.).

T. Wałek-Czernecki, qui, avant 1939, a enseigné l'histoire ancienne à l'Université de Varsovie et a publié des travaux fort appréciés à l'étranger, a laissé à Varsovie, en quittant la Pologne, le manuscrit d'un vaste ouvrage en deux volumes, consacré à l'histoire économique du monde antique. Le professeur Wałek-Czernecki étant lui-même atteint d'une grave maladie, ses anciens élèves, qui avaient réussi à sauver ce manuscrit, ont fait le nécessaire pour le publier dans la collection « Bibliothèque de Meander », destinée au public lettré. Ainsi cet ouvrage a paru sous une forme simplifiée, sans notes bibliographiques et sans les nombreux passages dans lesquels l'auteur développé ses arguments en faveur de ses thèses et de ses opinions qui s'écartent de celles que l'on a admises jusqu'à présent.

Dans le tome I est traitée la vie économique en Egypte, en Babylone et en Assyrie, en Phénicie, en Syrie, en Palestine, en Arabie, en Asie-Mineure, en Arménie et dans l'Iran. Le tome II est consacré à la Grèce (l'époque hellénistique y compris) et à l'Empire romain jusqu'à l'année 284 après Jésus-Christ.

Ce livre, plein d'idées originales, mérite d'être traduit dans une des langues étrangères, mais il est à souhaiter qu'il puisse paraître alors avec l'apparat bibliographique et avec toute l'argumentation que l'auteur a fournie en le rédigeant pour étayer ses conceptions.



LES IMPORTATIONS ROMAINES SUR LE TERRITOIRE SLAVE

(Kazimierz Majewski, *Importy rzymskie na ziemiach słowiańskich*,
Société des Sciences de Wrocław, 1949
216 p. + 18 planches et 2 cartes).

Dans cet ouvrage, K. Majewski, professeur d'archéologie classique à l'université de Wrocław, synthétise ses longues recherches sur les vestiges de la culture matérielle romaine sur le territoire slave et, en particulier, sur celui de la Pologne ethnographique et des peuples slaves limitrophes.

Ce travail est surtout un catalogue détaillé de tous les objets d'origine romaine qui y ont été trouvés. L'auteur indique la localité où ils ont été découverts et ajoute la liste des travaux publiés à leur sujet soit en Pologne soit à l'étranger. Sur des planches sont reproduits les objets typiques, représentatifs de la culture matérielle romaine, et, d'autre part, les cartes permettent au lecteur de s'orienter dans les voies suivant lesquelles l'industrie romaine avait pénétré en Europe Centrale.

Dans son introduction, le professeur Majewski ne dissimule pas les difficultés auxquelles on se heurte quand on cherche à tirer des conclusions générales des découvertes archéologiques fragmentaires et qui, souvent, étaient dues au hasard. Il tâche, cependant, de donner un tableau général de l'influence de Rome sur le territoire slave. Porté à appliquer la méthode dialectique du matérialisme historique, — il a exposé son point de vue là-dessus dans le mémoire intitulé : *Metodologia historii kultury materialnej* (Comptes Rendus de la Soc. des Sc. de Wrocław, fasc. 3, 1948, p. 113 s.), — il fait ressortir l'influence de la culture et de la technique romaines sur la vie sociale des peuples slaves et cherche à établir cette thèse qu'à l'époque romaine il y avait, sur le territoire slave, un état de choses semblable à celui qui avait existé en Gaule avant la conquête romaine.

NOUVELLES RECHERCHES SUR LA CHRONIQUE DE GALLUS ANONYMUS

Marian Plezia, *Kronika Galla na tle historiografii XII wieku* (La chronique de Gallus et l'historiographie du XII^e siècle), Mémoires de la Section historique et philosophique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, série II, tome XLVI (LXXI de la série complète), Nr. 3, Kraków 1947.

La première chronique polonaise, dite de Gallus, et qu'il faut situer chronologiquement au début du XII^e siècle (vers 1115), est accessible à tout lecteur étranger parce qu'elle se trouve reproduite aussi bien dans les *Monumenta Germaniæ Historica, Scriptores* IX. p. 418-478, que dans la *Patrologie* de Migne (CLX, p. 833-935). D'autre part, une excellente copie photostatique du plus ancien manuscrit de cette chronique, qui date du XIV^e siècle, a été publiée par M. J. Krzyżanowski (Varsovie, 1948). Source historique de premier ordre, elle a été, certes, largement utilisée, mais,

pour ce qui concerne la personne même du chroniqueur, les historiens et les érudits étaient loin d'être d'accord (1).

L'obstacle auquel on se heurte tout d'abord quant on attaque la question, c'est qu'il n'y a aucune tradition historique touchant l'auteur de cette chronique importante, et sur laquelle on puisse se fonder. Il ne reste, après tout, qu'une seule ressource : soumettre à une analyse très serrée l'ouvrage même qui nous fournit quelques renseignements, très maigres d'ailleurs, sur son auteur. On ignore jusqu'à son nom, l'auteur de la chronique ayant tenu, ainsi que l'indique la lettre dédicatoire du premier livre, à ne pas le dévoiler, en mentionnant, au lieu de son nom, ceux de tous

(1) Le nombre des travaux consacrés à la Chronique de Gallus Anonymus est considérable. En ce qui concerne la question de savoir de quel pays était originaire son auteur, l'hypothèse qu'il serait venu en Pologne de la France méridionale était soutenue par l'abbé Pierre David, actuellement professeur à l'Université de Coimbre et qui a professé avant la dernière guerre à l'Université de Cracovie. Ce savant, membre correspondant de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, avait consacré son séjour en Pologne à des recherches sur les sources médiévales pour l'histoire de la Pologne. Il a synthétisé tous ses articles et mémoires sur ce sujet-là dans le livre intitulé : *Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts* (Paris, Les Belles Lettres, 1934). Dans ce livre il est question de la chronique de Gallus aux pages 35-85. D'après l'abbé David, Gallus « n'est ni magyar ni slave de Hongrie : sous son latin transparait une langue vivante qui est une langue romane et plus précisément française ».

M. Karol Maleczyński, actuellement professeur à l'Université de Wrocław, défend depuis 1933 la thèse que le style de Gallus s'est formé sous l'influence des écoles rhétoriques françaises, mais que sa patrie devrait être recherchée, non dans le Midi de la France, mais plutôt dans le Nord, et notamment dans le diocèse de Liège. La même thèse, avec quelques modifications, a été présentée par M. J. Zathey, à la séance de la Section historique de l'Académie Polonaise, tenue en juin 1948 (*Sprawozdania PAU*, tome 49, fasc. 6, p. 280 et suiv.). Lui aussi, il admet que c'est au diocèse de Liège, et notamment au monastère de St-Hubert dans les Ardennes, qu'il y aurait lieu de rattacher l'auteur de la Chronique, mais il fait valoir en même temps certains arguments en faveur de ses origines irlandaises.

A l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, la Société des Sciences de Varsovie lui a offert en hommage une admirable édition photostatique du plus ancien codex de la Chronique de Gallus Anonymus, qui date du milieu du XIV^e siècle. Ce codex était conservé à la Bibliothèque des Zamoyski à Varsovie et il put être sauvé. Les Allemands ayant incendié cette bibliothèque en septembre 1944, son directeur, M. Ludwik Kolankowski, actuellement professeur à l'Université de Toruń, réussit à l'emporter dans ses mains.

Cette édition photostatique est précédée d'une introduction (en langue polonaise et latine), écrite par M. Julian Krzyżanowski, secrétaire général de la Société des Sciences de Varsovie, qui souscrit en général aux résultats du travail de M. Plezia.

D'autre part, une édition critique de la Chronique de Gallus Anonymus a été préparée par M. Karol Maleczyński. Elle paraîtra dans la série *Monumenta Poloniae Historica*, publiée par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.

Il existe trois traductions polonaises de cette Chronique ; la dernière a été faite avec un soin exemplaire par M. Roman Grodecki, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Cracovie. La Chronique étant écrite dans un latin rythmé, certains fragments de l'œuvre ont été traduits plusieurs fois en vers polonais.

Il est aussi à noter qu'à la Bibliothèque Polonaise de Paris se trouve, en manuscrit, une traduction française de la Chronique de Gallus. Elle a été faite au XIX^e siècle.

les évêques polonais de son temps et celui du chancelier du duc Boleslas III (1102-1138), Michel, auxquels il devait ses informations.

Martin Kromer, historien et humaniste polonais du XVI^e siècle, qui possédait un des trois manuscrits de la chronique conservés jusqu'à nos jours, supposait, lui, que l'auteur devait être Français. Aussi l'appela-t-il *Gallus* ou *Gallus anonymus* suivant l'usage de son temps, et c'est sous cette dénomination qu'il est communément désigné. Quant aux érudits des temps plus récents, les uns partageaient le sentiment de Kromer : ils voyaient dans le chroniqueur ou un Provençal ou un Wallon du diocèse de Liège. Les autres admettaient qu'il pouvait être Italien. D'autres encore étaient d'avis qu'il s'agissait d'un Slave originaire d'une province appartenant alors à la couronne de Hongrie. En somme, depuis le milieu du XIX^e siècle, on s'accordait à penser que l'auteur de la chronique en question, qui se caractérise lui-même comme *exul apud vos et peregrinus* devait être un étranger établi en Pologne, et aussi un clerc, parce qu'il était écrivain.

Etant données ces opinions discordantes, M. Plezia a pris à tâche d'analyser la chronique de Gallus anonyme et de l'étudier au point de vue des affinités qu'elle pouvait présenter avec l'historiographie latine de la même époque, telle qu'on la cultivait dans les pays d'Occident. Il a trouvé ainsi quelques indices touchant son auteur.

Après avoir exposé très brièvement les conditions générales dans lesquelles les écrivains historiques composaient leurs ouvrages vers la fin du XI^e et au début du XII^e siècle, il fait voir ce qu'elles offraient de particulier en Pologne. Puis il analyse avec minutie la chronique même au point de vue de sa qualité littéraire. Il en examine la composition, il étudie la technique de narration, la langue et le style de l'auteur. Il en résulte tout d'abord que ce n'est pas une chronique au sens propre du mot, c'est-à-dire semblable à celles de Saint-Jérôme, de Bède, de Siegbert de Gembloux ou d'Aubri de Trois Fontaines, mais qu'elle fait bien partie de l'historiographie qualifiée au Moyen Age d'*historia* ou de *gesta*. Elle présente des analogies avec des ouvrages tels que *Gesta Wilhelmi Conquestoris* de Guillaume de Poitiers, *Gesta Normannorum Ducum* de Guillaume de Jumièges, *Gesta Roberti Wiscardi* de Guillaume d'Apulie, *Vita Henri IV* d'un auteur anonyme, *Vita Ludovici VI* de Suger de Saint-Denis, ou *Gesta Frederici I* d'Otton de Freising. Dans des ouvrages de ce type, on ne l'ignore pas, l'exactitude des dates, même de celles qui sont généralement bien connues, est souvent négligée, et l'on n'y fournit des récits plus amples que sur les événements contemporains. Quant à l'époque antérieure, on la présente sommairement. La préoccupation dominante de ces auteurs-là, c'est l'histoire des guerres, dans laquelle ils donnent ordinairement le beau rôle de héros principal au souverain de l'époque.

Or, nous retrouvons toutes ces particularités dans la plus ancienne chronique polonaise. Dans le premier livre, on trouve une histoire de la famille des Piast, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'accession au trône du souverain dont le fils, Boleslas III, régnait au moment où notre auteur anonyme commençait la rédaction de sa chronique. Il accorde le plus d'importance aux aïeux de ce prince, à Boleslas I et à Boleslas II, et les présente comme modèles que Boleslas III devrait imiter. Dans le livre II, il parle de la jeunesse de ce dernier aussi bien que des premières années de son règne jusqu'au jour où le demi-frère du prince, Zbigniew,

fut expulsé du pays, ce qui permit à Boleslas III de régner seul sur toute la Pologne. Le sujet du troisième livre, c'est la résistance victorieuse de Boleslas III aux tentatives de l'empereur Henri V pour assurer à Zbigniew la part de domination que ce dernier avait perdue en Pologne, et pour réduire Boleslas au rang de vassal de l'Empire. Cette campagne polono-allemande prit fin en Silésie au cours de l'année 1109, et c'est la Pologne qui eut le dessus. En terminant ce livre et la chronique tout entière, l'auteur trace le tableau des guerres victorieuses menées par Boleslas III en Poméranie et en Bohême, mais il interrompt son récit d'une manière assez imprévue et s'arrête aux événements de l'an 1113.

Le chroniqueur, bien qu'il soit un étranger, semble émerveillé par les faits et gestes de Boleslas III et par sa politique. Il approuve la ligne de conduite de ce prince et reconnaît que Boleslas a cherché à assurer l'indépendance totale de la Pologne menacée par l'Empire allemand. La défaite essuyée par l'Empereur en 1109 lui apparaît comme un juste châtiment exercé par Dieu sur l'agresseur.

La composition de la chronique est habile et ne laisse rien à désirer au point de vue de la clarté. Quant à la technique narrative de l'auteur, on doit être frappé par l'allure épique qu'il donne à la description des batailles et des marches des troupes. Son style se rapproche, en effet, de la forme poétique ; sa prose, qui est, elle-même, soigneusement cadencée, avec une profusion de membres versifiés et de jeux de mots, est parsemée de vers rythmiques et rimés. On y retrouve ce style maniéré que font valoir les manuels italiens (*artes dictandi*) de la fin du XI^e siècle et du commencement du XII^e siècle (Aubri de Monte Cassino, Adalbertus Samaritanus, Henricus Francigena, Hugues de Bologne). Il se signale par la structure symétrique des phrases, composées souvent du même nombre de syllabes, si bien qu'elles deviennent versifiées, et aussi par la tendance à faire des combinaisons de sons semblables en s'appuyant sur la rime. Il faut surtout faire remarquer que la chronique en question est l'une des premières œuvres littéraires où l'on trouve la rime complète, à deux syllabes, la rime monosyllabique ayant été généralement employée au commencement du XII^e siècle. Et, à vrai dire, cette facture littéraire apparaît dans l'épistolographie et l'hagiographie du Moyen-Age beaucoup plus souvent que dans des ouvrages historiques. La chronique polonaise est ainsi un curieux essai d'adaptation de ce style à l'historiographie.

La langue de notre chronique est loin d'avoir la pureté classique ; elle contient, au contraire, beaucoup d'éléments propres au bas-latin. L'auteur évite cependant les expressions techniques et les radicaux non latins admis par l'usage dans le latin médiéval. Il est aussi remarquable que, pour obtenir un meilleur effet de style, il n'hésite pas quelquefois à négliger les règles de la grammaire. Détail curieux, il ne cite jamais les auteurs classiques (excepté Salluste), ni même la Bible. Bref, sa façon de s'exprimer est tout à fait personnelle.

L'analyse de sa latinité ne nous fournit pas, toutefois, d'indices sûrs touchant sa provenance romane, et il n'y a que quelques traits qui nous la font supposer. Pour trouver la réponse à cette question-là, il faut la chercher dans le texte même de sa chronique. Or, il y a bien dans l'ouvrage quelques indices qui nous autorisent à penser que son auteur devait être lié assez étroitement à l'abbaye de Saint-Gilles en Provence ; et il en est d'autres qui nous conduisent à admettre qu'avant d'arriver en

Pologne, il avait dû séjourner en Hongrie. Mais ces indices ne sont pas du tout incompatibles. Au cours des derniers lustres, on a émis l'hypothèse suivant laquelle l'auteur de la plus ancienne chronique polonaise aurait été un moine de l'Abbaye de Samogyvar en Hongrie. Cette abbaye fut fondée en 1091 par Saint Ladislas, roi de Hongrie. Or, elle se trouvait affiliée à cette de Saint-Gilles, en Provence. M. Plezia développe amplement cette hypothèse et montre dans le détail qu'elle nous apporte, en effet, l'explication la plus satisfaisante de tous les traits caractéristiques de la chronique, tels que l'allure épique des récits, propre à la chanson de geste, et le style maniéré importé de Lombardie. C'est en Italie du Nord qu'avaient paru les plus anciens manuels de ce style qui ne tarda pas à être adopté en France. Pour étayer son interprétation, M. Plezia souligne l'abondance de renseignements dont l'auteur de la chronique dispose sur l'histoire de la Hongrie. A cet égard, il faut tenir aussi compte du fait que le plus ancien récit concernant l'histoire de ce pays-là a été composé précisément à l'abbaye de Somogyvár vers la fin du XI^e siècle (avant 1099). Son texte original ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours, mais on peut en prendre connaissance indirectement par les différentes chroniques hongroises du Moyen-Age dont il était la source. Or, il y a une analogie si étroite entre la facture de ces *Gesta Ungarorum* et celle de la plus ancienne chronique polonaise qu'il est permis de penser que c'est le même moine français qui, fixé d'abord en terre de Hongrie, a composé une histoire de ce pays-ci, et qui, s'étant rendu ensuite en Pologne sur l'invitation de Boleslas III et de son chancelier Michel, a produit un ouvrage semblable sur les événements et les princes régnants de Pologne.

*
**

On peut consulter sur ce sujet, outre les nombreux travaux en langue polonaise : P. David : *Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piast* (Paris 1934, pp. 35-55) ; J. Ghellinck : *L'essor de la littérature latine du XII^e siècle* (Paris-Bruxelles 1946, t. II pp. 142 s.) ; M. Manitius : *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters* (München 1931, t. III, p. 407) ; K. Polheim : *Die lateinische Reimprosa* (Berlin 1925, p. 56-87) ; W. Wattenbach et R. Holzmann, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter* (t. I 4, Berlin 1943, pp. 812 s.).

LA RHETORIQUE DE PHILIPPE BUONACCORSI dit CALLIMAQUE

(Kazimierz Kumaniecki, *O odnalezionej retoryce
Filipa Kallimacha*, Warszawa, 1948)

Kazimierz Kumaniecki, professeur à l'Université de Varsovie, a découvert accidentellement, en 1947, à Wałbrzych (Waldenburg) en Silésie, un manuscrit du XV^e siècle contenant un traité de rhétorique, œuvre perdue de Philippe Buonaccorsi (1438-1496), humaniste italien, qui, après s'être enfui de Rome, avait vécu à la cour des rois Casimir Jagellon et Jean Albert.

Connu en Pologne sous son nom d'emprunt de Callimaque, il contribua à faire mieux connaître, en Europe orientale, les auteurs latins, et c'est

grâce à lui que la Pologne prit connaissance des œuvres de Tacite. Il exerça une influence considérable sur les idées qui avaient cours en Pologne, à cette époque, au sujet des peuples étrangers, et, en particulier, sur l'attitude des Jagellon envers la Valachie et la Turquie. Il laissa plusieurs ouvrages historiques et politiques, mais sa rhétorique, mentionnée par des contemporains, se perdit et ne fut retrouvée qu'en 1947. Elle sera éditée dans un proche avenir par Kazimierz Kumaniecki qui, dans l'étude que nous signalons, s'occupe de l'histoire de ce manuscrit autographe de Callimaque en donnant une caractéristique de l'opuscule retrouvé et en précisant les sources de l'inspiration de l'auteur (Quintilien, Cicéron, Tacite et Georgius Trapesuntius, 1395-1488, humaniste grec, originaire de Crète).

Cette Rhétorique de Buonaccorsi est une sorte de traité scolaire et l'on n'y trouve point d'idées originales, mais c'est une œuvre qui nous renseigne bien sur la connaissance des auteurs anciens dans la Pologne du XV^e siècle. Et, comme, d'autre part, l'auteur y fait fréquemment des digressions sur les événements contemporains, il nous fournit aussi nombre d'informations utiles sur plus d'une question politique au temps des Jagellon.

Kazimierz Kumaniecki, en s'appuyant justement sur ces digressions, a pu fixer avec précision la date de la composition de l'opuscule. Callimaque Buonaccorsi l'a écrit en 1476, et les filigranes sur le papier du manuscrit le confirment, du reste.

ETUDES POLONAISES SUR LA PHILOLOGIE CLASSIQUE
PUBLIÉES EN LANGUES ÉTRANGÈRES APRES LA GUERRE

- Eos*, Commentarii Societatis Philologiae Polonorum, vol. XLI, 1940-1946, Vratislaviae 1946.
- Thaddaeus Zieliński, *Marginalia Horatiana*, p. 10-22.
- Thaddaeus Sinko, *De ordine quo erotici scriptores Graeci sibi successisse videantur*, p. 23-45e.
- Georgius Kowalski, *De commentarii in Hermogenis Status e tribus interpretibus confecti recensione in codice Par. Gr. 2923/Py/obvia*, p. 46-80.
- Georgius Manteuffel, *Studia Callimachea*, p. 81-103.
- Stephanus Srebrny, *De sycophantae in Aristophanis Avibus cantico*, p. 104-113.
- Victor Steffen, *De auctore satyrorum Oenei filiam expetentium*, p. 114-122.
- Bronislaus Biliński, *De Graeciae in Pliniana descriptione (N.H.IV 1-32) sinibus quaestiones*, p. 123-155.
- Joseph Wolski, *Arsace II*, p. 156-165.
- Sophia Abramowicz, *Quaestiuncula Hesioidea (De monstrorum stemmate in Theogonia)*, p. 166-172.
- Ludovica Rychlewska, *In Anonymum Hermogenis Statuum interpretem (Rh. Gr. VII 397-442 W.) cum Nilo (Par. Gr. Suppl. 670 ff. 46 v. — 65 r.) collatum observationes criticae*, p. 173-184.
- Eos*, Vol. XLII 1947, Fasc. 1., Vratislaviae 1948. (Volume dédié au professeur T. Sinko).
- Casimirus Felix Kumaniecki, *De Horatii carmine, ad Plancum (Hor. c. I 7)*, p. 5-23.
- Ladislaus Strzelecki, *Meletematon tragicorum specimen*, p. 24-49.

- Georgius Kowalski, De Phrynes pectore nudato, p. 50-62.
- Georgius Manteuffel, In *Citharistæ* fabulam Menandream observationes, p. 63-73.
- Victor Steffen, De tragoediæ Græcæ forma primigena, p. 74-83.
- Marian Plezia, Quæstionum isagogicarum specimina tria, p. 84-89.
- Bronislaus Biliński, De Lucano Troiæ periegeta observationes, p. 90-121.
- Georgius Kowalski, De commentarii in Hermogenis *Status* e tribus interpretibus confecti (Rh. Gr. IV Walz) recensione in codice Par. Gr. 2923 (Py) obvia, p. 122-141.
- Rodolphe Guiland, Le droit divin à Byzance, p. 142-174.
- François Sokolowski, Caractère du culte des monarques hellénistiques, p. 175-194.
- Georges Łanowski, La passion de Daphnis, p. 175-194.
- Ludovica Rychlewska, In Anonymum Hermogenis *Statuum* interpretem (Rh. Gr. Suppl. 670 ff. 36 v. — 65 r.) collatum observationes criticæ, p. 195-211.
- Eos*, Vol. XLIII 1948-1949, fasc. 1, Vratislaviæ 1949.
- Sinko Thaddæus, De Lycophronis tragici carmine Sibyllino, p. 3-39.
- Klinger Vitoldus, De Archilochi fragmento papyraceo 76 D² eiusque exordio nondum recognito, p. 40-47.
- Srebrny Stephanus, Quæstiunculæ comicæ, p. 48-60.
- Dziech Iosephus, Græci unde Indos cognoverint, p. 61-67.
- Steffen Victor, De Sapphus carmine Hauniensi-Mediolanensi, p. 68-77.
- Biliński Bronislaus, De Gemisto Plethone Strabonis et Plutarchi (*Quæst. Gr.*) epitomatore in cod. Vaticano Gr. 1759 servato, p. 78-85.
- Abramowicz Sophia, De fragmento papyraceo Berolinensi Nr 9870 restituendo, p. 86-96.
- Brożek Miecislaus, De trimetrorum iambicorum apud tragicos Græcos exitu atque confinio observationes, p. 97-119.
- Pianko Gabriela, De Timonis Phliasii *Sillorum* dispositione, p. 120-126.
- Wikarjak Ioannes, De Menedemo a Lycophrone in fabula satyrica irriso, p. 127-137.
- Srebrny Stephanus, Ad Sapphus fragmentum Mediolanense, p. 138-142.
- Sokolowski François, A propos d'un règlement du culte de Païania, p. 143-146.
- Strzelecki Ladislaus, Coniectanea scænica, p. 147-166.
- Krókowski Georgius, De poeta elegiaco urbis amatore, p. 167-175.
- Rychlewska Ludovica, De Verriana hexametros afferendi ratione, p. 186-197.
- Gintowt Edouard, Le changement du caractère de la *tribus* romaine, attribué à Appius Claudius Cæcus, p. 198-210.
- Duszyńska Bolesława, Cicero's Argumentation in the First Dialogue of his *De Finibus Bonorum et Malorum*, p. 211-218.
- Censuræ librorum, C. M. Bowra, *Sophoclean Tragedy*. Oxford 1944 (Lidia Winniczuk), p. 219-221.
- J. Duchemin, *L'Agon dans la tragédie grecque*. Paris 1945 (Stefania Linowska), p. 221-226.
- Eus Supplementa*, vol. XXI.
- Strzelecki Ladislaus, De Ps. - Capri « Orthographia », Vratislaviæ, 1949, 40 p.
- Rozprawy Wydz. Filol. PAU, Cracoviæ, tome LXVII, n° 5 :*

- Thaddaeus Sinko, *Symbolæ chronologicæ ad scripta Plutarchi et Luciani*, 1947, 69 p.
- Tome LXVIII, n° 3 :
- Ladislaus Strzelecki, *Studia prosodiaca et metrica*, 1949, 40 p.
- Archiwum Filologiczne* P.A.U., Cracoviæ,
- Nr. 20 : Plezia M., *De Andronici Rhodii studiis Aristotelicis*, 1946, 64 p.
- Nr. 21 : Madyda L., *De concinnitate formæ et argumenti quid antiqui artis iudices tradiderint*, 1947, 28 p.
- Nr. 22 : Madyda L., *De arte poetica post Aristotelem exculpta quæstiones selectæ*, 1948, 164 p.
- Prace Wrocławskiego Tow. Naukowego*,
- Nr. 1 : Hermogenes *De statibus*, ed. Georgius Kowalski Vratislaviæ, 1947, LXXXII + 70 p.
- Nr. 7 : Biliński Bronislaus, *De Apollodoreis in Pliniana Græciæ descriptione (N.H. IV 1-32) obviis*, 1948, 135 p.
- Nr. 19 : Strzelecki Ladislaus, *De Litterarum Romanarum nominibus*, 1948, 41 p.
- Nr. 21 : Steffen Victor, *De duobus Sapphus carminibus redivivis*, 1948, 26 p.
- Nr. 33 : Strzelecki Ladislaus, *De Senecæ Agamemnone Euripidisque Alexandro*, 1948, 20 p.
- Nr. 37 : Steffen Victor, *De duobus Alcæi carminibus novissimis*, 1949, 40 p.
- Wydawnictwa Towarzystwa Naukowego Warszawskiego*,
- Maria Maykowska, *Quæstiones Platonicæ selectæ*, 1949, 24 p.
- Prace Komisji Filologicznej Poznańskiego Towarzystwa Naukowego*, tome XI, 1939-1949.
- Nr. 1 : Steffen Victor, *Quæstionum tragicarum capita tria*, 30 p.
- Nr. 3 : Steffen Victor, *De somnio Herondæ*, 18 p.
- Nr. 4 : Steffen Victor, *De Sophoclis indagatoribus quæstiones aliquot*, 26 p.
- Prace Towarzystwa Naukowego w Toruniu*,
- Krysiniel-Józefowicz Barbara, *De quibusdam Plauti exemplaribus græcis*, 1949, 109 p.

CHRONIQUE

LES PRIX ACCORDES PAR L'ETAT AUX SAVANTS POLONAIS

Le 21 juillet a. c. le Comité des Ministres pour les questions relatives à la culture intellectuelle, ayant consulté les milieux savants, a accordé onze prix, chacun d'un demi-million de zlotys, aux représentants les plus en vue des sciences mathématiques, physiques, médicales et techniques. Parmi les lauréats se trouvent, entre autres, MM. W. Sierpiński (mathématiques), J. Dembowski (biologie expérimentale), R. Kozłowski (paléontologie), W. Szafer (botanique et paléobotanique).

Huit savants ont reçu des prix de 300.000 zlotys. Il y a parmi eux trois mathématiciens : K. Borsuk, K. Kuratowski et S. Mazur.

Deux prix posthumes ont été accordés aux familles de J. Rutkowski, éminent spécialiste en histoire économique, et de J. Blaton, physicien.

Nous donnons au-dessous une caractéristique de l'œuvre de J. Dembowski, de R. Kozłowski et de W. Szafer, ainsi qu'une nécrologie de J. Rutkowski.

JAN DEMBOWSKI

Jan Dembowski, professeur ordinaire de biologie expérimentale à l'Université de Łódź et directeur de l'Institut National de Biologie Expérimentale (Institut Nencki), est né en 1889 à Saint-Pétersbourg (aujourd'hui Leningrad). Après avoir terminé ses études secondaires, il prit son inscription à la Faculté des Sciences de l'Université de Saint-Pétersbourg, où il se spécialisa en zoologie, surtout sous la direction des professeurs A.S. Dogiel, V.A. Dogiel, V.T. Schevjakov et V.M. Schimkevich. Il finit ses études à ladite université en 1912. Au cours des deux années suivantes, il fut assistant du prof. V.A. Dogiel, titulaire de la chaire de zoologie des invertébrés à l'Université de Saint-Pétersbourg. Il travailla ensuite pendant deux ans à la Biologische Versuchsanstalt de Vienne, sous la direction du professeur H. Przibram. Après la première guerre mondiale, il exerça, de 1918 à 1927, les fonctions d'assistant au Laboratoire de Biologie de l'Institut Nencki, à Varsovie, organisé, à cette époque-là, de manière à constituer une des ramifications de la Société des Sciences de Varsovie. Au cours des années 1927-1933, il dirigea, à cet Institut, le Laboratoire de Morphologie Expérimentale. Entre temps, il obtint (en 1921), le grade de docteur en philosophie à l'Université de Varsovie et, en 1923, il devint maître de conférences à cette même université pour enseigner la zoologie. De 1920 à 1930 il fut aussi professeur de biologie à l'ancienne Université Libre de Varsovie.

En 1934, Jan Dembowski fut appelé à la chaire de biologie à la Faculté des Sciences de l'ancienne Université Etienne Bathory de Wilno, et il y demeura jusqu'au commencement de la deuxième guerre mondiale.

En outre, à différents intervalles, il poursuivit des recherches dans divers laboratoires de zoologie, à Alexandrowsk (côte de Mourmansk), à Villefranche, à Bergen, à Naples, à Woods Hole et, aussi, à la Station Hydrobiologique créée au bord du lac de Wigry en Pologne. En 1925-26, étant boursier de la Fondation Rockefeller, il travailla dans différents instituts scientifiques en France et aux Etats-Unis.

Jan Dembowski se trouvait à Wilno lorsqu'éclata la deuxième guerre mondiale, et c'est dans cette ville qu'il passa les pénibles années d'occupation allemande (1941-1944), sans pouvoir, bien entendu, continuer aucune recherche scientifique. Il a été même souvent obligé de se cacher pour éviter d'être persécuté par les Allemands qui s'acharnaient surtout contre les intellectuels polonais les plus en vue. Après la libération de Wilno par les victorieuses armées soviétiques, il fut nommé attaché scientifique à l'Ambassade de Pologne à Moscou et il y resta jusqu'en 1947 en travaillant en même temps à l'Institut de Biologie Expérimentale auprès de l'Académie des Sciences Médicales de Moscou.

Vers la fin de l'année 1947, Jan Dembowski revint définitivement en Pologne. Il fut nommé alors titulaire de la chaire de biologie expérimentale à l'Université de Łódź et directeur de l'Institut National de Biologie Expérimentale (Institut Nencki), reconstitué après la guerre dans cette ville, en attendant qu'il soit transféré à Varsovie conformément au plan sexennal qui est à l'heure actuelle en voie de réalisation.

Les recherches scientifiques de Jan Dembowski se sont développées principalement dans deux directions : la protistologie expérimentale et la zoopsychologie. Il ne saurait être question d'énumérer ici tous les titres de ses nombreux travaux et encore moins d'exposer en détail leurs résultats. Il suffira, certes, de dire en peu de mots à quels problèmes il s'est attaché principalement. Or, il étudia, entre autres, les mouvements de *Paramæcium caudatum* placé dans des gouttes de liquide ayant des formes géométriques différentes, les mouvements verticaux, le géotropisme, le choix d'aliments, la formation des vacuoles alimentaires et d'autres problèmes ressortissant à la biologie et, en particulier, au comportement des protozoaires. Dans toutes ces recherches apparaît très nettement leur lien étroit avec la zoopsychologie qui, nous l'avons dit, est aussi l'objet des travaux de Jan Dembowski. Il a étudié surtout le comportement des crabes, des larves, des trichoptères et des araignées. Il est à souligner que, dans ses recherches, l'organisme est toujours traité comme un tout et en étroite connexion avec le milieu, et c'est ainsi que leurs résultats se distinguent avantageusement de ceux des multiples travaux biologiques inspirés à un degré excessif par la méthode analytique. Le même point de vue s'affirme, en effet, dans tous les travaux de Jan Dembowski consacrés aux problèmes généraux de la biologie.

Brillant conférencier, il a aussi bien le don d'écrire qui s'est manifesté dans toute une série d'excellents livres de vulgarisation scientifique qu'il a écrits et qui se signalent par leur haute qualité. *Histoire naturelle d'un protozoaire* (elle a pour objet *Paramæcium caudatum* ; trois éditions : 1924, 1934, 1948), *Les principes de la biologie générale* (1927), *Darwin* (deux éditions : 1936 et 1949), *La science soviétique* (1945), *La zoopsychologie* (1946) et *La psychologie des singes* (1947) doivent être comptés parmi les meilleurs livres de vulgarisation scientifique publiés de nos jours en Pologne. Avant la dernière guerre mondiale, Jan Dembowski était, pendant dix ans, directeur de la revue *Wszecławiat*, destinée à la vulgarisation des sciences naturelles et publiée par la Société Polonaise des Naturalistes (Société Copernic), et il va se charger bientôt de la direction d'une revue de biologie donnant des comptes rendus des travaux et des articles d'information générale, qui doit commencer à paraître dans un proche avenir. Au cours de la dernière année, Jan Dembowski a accompli une œuvre méritoire en faisant connaître au grand public les récentes conceptions de la biologie soviétique et, en particulier, les travaux de Mitchourine et de Lyssenko.

Pendant les années d'enseignement à la chaire de Wilno, de même qu'à l'époque où il enseignait à l'Université Libre de Varsovie, il a formé environ 30 jeunes travailleurs dans le domaine de la biologie. Malheureusement, la plupart d'entre eux ne survécurent pas à la deuxième guerre mondiale. Les uns tombèrent aux champs de bataille, d'autres furent exécutés par les occupants. Mais, à l'heure qu'il est, de nombreux jeunes

disciples travaillent sous sa direction à l'Université de Łódź. et il est certain que des chercheurs formés par lui commenceront, au cours des années à venir, à travailler activement dans le champ de la biologie.

Jan Dembowski, c'est un esprit vaste qui ne s'intéresse pas seulement aux questions strictement scientifiques (ce qui, d'ailleurs, serait prendre une position décidément dépassée à notre époque) mais aussi aux questions sociales et aux problèmes d'organisation, et, en cela, son attitude a toujours été celle d'un progressiste convaincu.

Il n'est donc pas surprenant qu'à ses titres de caractère proprement scientifique, comme celui de membre actif de la Société des Sciences de Varsovie et de la Société des Sciences de Łódź, il unit celui de président du Comité Polonais pour la Défense de la Paix et celui de membre du Comité Permanent pour la Défense de la Paix, ayant son siège à Paris. Etant donné ses mérites comme savant et ses aptitudes d'organisateur, il a été nommé membre du Haut Conseil pour les questions relatives à la science et à l'enseignement supérieur auprès du Ministre de l'Instruction Publique.

Tadeusz JACZEWSKI.

ROMAN KOZŁOWSKI

Roman Kozłowski est né à Włocławek en 1889, et c'est là qu'en 1907 il a achevé ses études secondaires. Il a commencé ses études universitaires à Fribourg, en Suisse, d'où, au bout d'une année, il passa à la Sorbonne ; après trois années d'études il y obtint sa licence de sciences naturelles et, en 1923, le grade de docteur ès-sciences.

En 1913, il avait été engagé par le gouvernement de Bolivie comme professeur de sciences géologiques à l'Ecole Minière d'Oruro. Il y enseigna jusqu'en 1919, remplissant en outre depuis 1916 les fonctions de directeur de cette Ecole qu'il transforma en une Ecole des Ingénieurs des Mines. Deux années durant (1920-1921) il accomplit des voyages de caractère scientifique dans les Andes de Bolivie et, revenu en Europe, il travailla, au cours des deux années suivantes, dans les laboratoires du Musée d'Histoire Naturelle à Paris, sur les matériaux qu'il avait recueillis.

De retour en Pologne, il se vit confier, en 1924, la chaire de paléontologie à l'Université Libre Polonaise et, simultanément, il fut chargé de cours de paléontologie à l'Université de Varsovie. En 1927, il fut nommé professeur extraordinaire à la chaire de paléontologie nouvellement créée à l'Université de Varsovie. En 1934, il devint professeur ordinaire dans cette même chaire. R. Kozłowski a passé les années d'occupation (1940-1944) en tant que conservateur de diverses collections à l'Institut Géologique National de Varsovie (Service Géologique de Pologne). Après la libération de Varsovie il a repris son ancien poste à l'Université, et a organisé de nouveau l'Institut de Paléontologie, entièrement détruit. Il a pris une part active aux travaux de différentes commissions telles que la Commission des Programmes des Lycées, la Commission d'Examen des manuels scolaires, la Commission pour le renouveau de la science polonaise. Il est de plus membre de la Section de l'Organisation de la Science près le Conseil Central et membre du Conseil Géologique National. En 1945,

en tant que délégué du Ministère de l'Instruction Publique, il a pris part à deux reprises à des congrès internationaux organisés à Paris.

Le professeur R. Kozłowski est membre ordinaire de la Société des Sciences de Varsovie et membre correspondant de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres ; il est en outre membre correspondant de la Société Géologique de France, de la Geological Society of London, de Sociétés américaines de géologie et de paléontologie, de l'Académie de Colombie à Bogota, enfin de la Société Scientifique et de la Société de Minéralogie et de Géologie tchèques.

Ses trois premières monographies relatives à la paléontologie ont immédiatement placé R. Kozłowski au premier rang des spécialistes en cette discipline. Ces trois ouvrages étaient intitulés : *Faune dévonienne de Parana* (1913), *Sur les Branchiopodes du Carbonifère de Bolivie* (1914), *Faune dévonienne de Bolivie* (1923), et ont paru dans des publications scientifiques françaises (*Annales de Paléontologie*). L'auteur y applique de nouvelles méthodes de recherches et étend largement la connaissance de la faune paléozoïque de l'Amérique du Sud.

Les importantes collections de minéraux, de minerais et de roches rassemblées par le professeur Kozłowski au cours de ses huit années de séjour en Bolivie ont fait l'objet d'études approfondies entreprises par des spécialistes invités par lui (le professeur S. Jaskólski, le professeur K. Smulikowski) avec lesquels il a collaboré activement. Trois mémoires ayant pour objet les gisements argento-stannifères de la Bolivie ainsi qu'une vaste étude sur les roches magnétiques dans les Andes de Bolivie ont paru par la suite dans les *Archives Minéralogiques* de la Société des Sciences de Varsovie. Les observations météorologiques faites en Bolivie par M. Kozłowski au cours de plusieurs années ont été mises au point par E. Stenz et publiées dans des revues polonaises et étrangères.

Après son retour en Pologne, et après qu'il eut organisé son laboratoire à l'Université de Varsovie, Kozłowski se consacra à des recherches sur les brachiopodes fossiles en améliorant toujours ses méthodes de recherches. Le résultat de ces travaux — abstraction faite de quelques petites dissertations de moindre importance — s'est traduit par une monographie imposante par ses dimensions, par ses illustrations et par sa présentation, et intitulée *Les Brachiopodes Gothlandiens de la Podolie Polonaise* (*Palaeontologia Polonica*, tome I, 1929). C'est dans le laboratoire du professeur Kozłowski que ses élèves ont exécuté deux travaux paléontologiques : *les Rhynchonellidés du jurassique sup. de Pologne* (par M. Wiśniewska ; *Palaeontologia Polonica*, tome II, 1932) et *Les Brachiopodes et les Coralliaires dévoniens des environs de Petcza, en Wolhynie* (par A. Kelus ; *Bull. Serv. Géol.*, 1939).

Dans la dernière étape, le professeur R. Kozłowski se consacrait à l'étude des graptolithes, et notamment de leurs représentants les plus anciens provenant de l'étage inférieur du système ordovicien, autrement dit du Tremadoc. Il a récemment publié les résultats de ces travaux dans une monographie magnifiquement éditée, et intitulée : *Les Graptolithes et quelques nouveaux groupes d'animaux du Tremadoc de la Pologne* (*Palaeontologia Polonica*, tome III, Varsovie 1948, avec 66 fig. dans le texte et 42 planches, pp. XII + 235). La situation systématique des graptolithes dans le monde animal n'avait pas été tirée au clair et la structure de leur corps était connue de façon imprécise, et seulement pour de

rare spécimens appartenant tous à un système moins ancien, le système gothlandien. Le professeur Kozłowski a réuni le matériel nécessaire pour ses recherches dans le Massif de Sainte-Croix où, parmi les grès du Tremadoc, apparaissent des couches de calcédoine recelant la faune qui vivait au fond de la mer ; celle-ci fut recouverte ensuite par une gelée de silice qui se transforma ultérieurement en calcédoine. Cette dernière est très réfractaire à l'action de l'air, et c'est à cette circonstance que nous devons le fait que la faune graptolithique, malgré son âge très ancien (environ 430 millions d'années), nous est parvenue en bon état. Les squelettes chitineux de cette faune, une fois la calcédoine dissoute par l'acide fluorhydrique, ont été soumis par le professeur Kozłowski à des procédés complexes de décoloration, de fixation et d'immersion dans la paraffine, et ce afin de pouvoir en faire, à l'aide du microtome, des coupes en séries, ainsi qu'on en fait en biologie sur des tissus d'animaux ou de plantes contemporains. Des dessins furent exécutés d'après ces coupes en séries, qui ont permis de reconstituer le détail de la structure compliquée de ces organismes. C'est ainsi qu'il est apparu que les graptolithes les plus anciens fournissent jusqu'à trente-huit espèces — toutes nouvelles pour la science —, qu'on peut les distribuer en dix-sept genres dont cinq seulement étaient connus de nos jours, et qu'enfin il faut établir trois nouveaux ordres en tant qu'unités systématiques supérieures. Cette richesse de la faune graptolithique prouve qu'à ses débuts ce groupe animal devait remonter jusqu'à des périodes géologiques bien plus anciennes que l'ordovicien inférieur. A côté des graptolithes de la calcédoine du Massif de Sainte-Croix, on a retrouvé des vestiges chitineux d'animaux qui appartenaient sans nul doute à la classe des *Pterobranchia* dont les derniers spécimens, peu nombreux, tel, par exemple, le genre dit *Rhabdopleura* (1), habitent certaines mers à notre époque.

L'examen de la structure anatomique des graptolithes du Tremadoc du Massif de Sainte-Croix a établi que, sans doute possible, ils sont apparentés aux *Pterobranchia*. Ainsi donc le problème de la position systématique des graptolithes — qui faisait depuis longtemps objet de discussions — s'est trouvé définitivement résolu.

Jan SAMSONOWICZ.

(1) Les conséquences de cette découverte sont intéressantes : si les *Pterobranchia* apparaissent déjà au Tremadoc et subsistent jusqu'à nos jours, il conviendrait de s'attendre à ce que l'on retrouve leurs traces dans toutes les couches des âges intermédiaires. Ce fait commence à se vérifier avec une grande rapidité : le professeur Kozłowski, dans une communication récemment publiée (Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, Paris 1949), signale la découverte d'une *Rhabdopleura* fossile dans les sédiments de l'étage Danien, aux environs de Puławy sur Vistule, et donc à la limite du Crétacé et du Tertiaire. En même temps un paléontologiste anglais, le Dr. H. Dighton Thomas, nous informe (*Qu. Journ. of Geol. Soc.*, 1949) de la découverte d'une *Rhabdopleura* dans les sédiments de l'Eocène en Angleterre, sédiments qui sont donc de quelques millions d'années plus jeunes que les sédiments du Danien de Puławy. Il ne fait pas le moindre doute qu'on doive bientôt assister à de nouvelles et nombreuses découvertes de la *Rhabdopleura* dans des formations de divers âges entre l'Ordovicien et le Tertiaire.

Władysław Szafer, professeur à l'Université Jagellonienne, directeur de l'Institut de Botanique ainsi que du Jardin Botanique de Cracovie, est un des biologistes polonais les plus éminents ; il a attaché son nom au progrès des recherches de botanique en Pologne en poursuivant, depuis quarante années, des recherches dans les domaines de la systématique, de la géographie, de la sociologie et de la paléontologie des végétaux, et, aussi, en partie, dans celui de la biologie des fleurs. Il est, de plus, un excellent organisateur de l'activité scientifique de plusieurs laboratoires, un vulgarisateur des conquêtes de la science, un adepte fervent — et jusqu'à un certain point le chef du mouvement en faveur de la protection de la nature en Pologne.

Né le 23 juillet 1886 à Sosnowiec, il acheva en 1905 ses études secondaires au lycée de Rzeszów ; il eut alors pour professeur de sciences naturelles, W. Friedberg qui devait plus tard être professeur de géologie et de paléontologie à Poznań. Cet homme savait éveiller chez ses élèves le goût de la recherche personnelle de telle manière qu'en sortant du lycée, ils avaient déjà un important bagage de connaissances et savaient entreprendre des recherches « sur le terrain ». Szafer, ayant choisi la botanique comme objet principal de ses études, suivit trois années durant (1905-1908) des cours à l'Université de Vienne où ses guides étaient des savants de premier ordre tels que R. Wettstein, J. Wiesner, J. Schiffner et L. Adamowicz. C'est à cette époque qu'il publia son premier travail scientifique intitulé *Zur Kenntnis d. Assimilationsorgane von Danaëracemosa (L.) Moench.* (Oester. Bot. Zeitschr., 1910). Peu de temps après le retour de Java, où il avait fait un long séjour, de l'éminent botaniste polonais Marian Raciborski, Szafer se transporta à Lwów, devint l'élève de ce maître illustre et, en présentant un travail intitulé *Les caractères géo-botaniques des végétaux dans la région de Miodobory en Galicie* (Mémoires de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, 1910), il fut promu docteur en philosophie (docteur ès-sciences). Bénéficiaire d'une bourse d'études et désireux de continuer à se spécialiser dans la systématique des plantes et avant tout dans la biologie des forêts, il retourna à Vienne où, à la *Hochschule für Bodenkultur*, il apprit à connaître l'anatomie du bois et travailla sur diverses variétés de roses polonaises (*Rosa*).

En 1911-1912, il se rendit à Munich et s'inscrivit à la Faculté de Sylviculture où, sous la direction du professeur Tubeuf, il étudia les bêtes nuisibles aux forêts, et, sous celle de Ramann, la « science du sol » sans négliger pour autant ses travaux sur les saules polonais (*Salix*).

De retour à Lwów, il enseigna à l'École Supérieure de Sylviculture et était en même temps assistant du professeur Raciborski. Pendant la première guerre mondiale il fut obligé d'interrompre ses travaux pour la durée de trois années (1914-1917), car il fut appelé sous les armes et servit en qualité de bactériologiste à Cracovie, à Kielce, et à Lublin. En 1917, après la mort du professeur Raciborski, Szafer obtint la chaire du maître à Cracovie, et c'est alors que ses travaux et ses activités d'organisateur prirent une amplitude extraordinaire.

Le fait que Szafer a collaboré avec le professeur Raciborski à la publication (de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres) intitulée *Flora Polski* (La flore de Pologne) devait avoir une importance singulière. Le

premier tome en avait été composé en commun par ces deux hommes ; à partir du second le professeur Szafer en fut l'unique directeur, mais il avait comme collaborateurs pour la description des diverses familles de végétaux ses collègues ainsi que ses élèves. Six tomes de cette publication ont paru jusqu'aujourd'hui. C'est ainsi que, pour la première fois, on commença à faire, en Pologne, une étude méthodique de la flore du territoire tout entier de la Pologne, puisque toutes celles qui avaient été effectuées précédemment n'avaient qu'un caractère régional. Dans cette collection on a étudié les familles : *Gramineae*, *Fagaceae*, *Myricaceae*, *Juglandaceae*, *Salicaceae* et le genre de *Rosa*. Les différents tomes ayant été publiés à longs intervalles (I 1919, II 1921, III 1927, IV 1930, V 1935, VI 1947), le professeur Szafer décida de donner aux botanistes polonais un compendium de la flore en un seul volume. Il réalisa cette idée en collaboration avec deux de ses élèves (aujourd'hui professeurs) : St. Kulczyński et B. Pawłowski, en publiant *Les plantes de Pologne* (Lwów, 1924), ouvrage qui contribua considérablement à l'essor des recherches botaniques en Pologne. Au cours des dernières années le professeur Szafer a composé un livre de vulgarisation intitulé *Les arbres et les arbustes* (1949). Il a publié, en outre, des travaux sur certaines espèces caractéristiques de la flore polonaise : *Larix* (*Kosmos*, 1913), *Crataegus* (*Acta Soc. Bot. Pol.*, 1923), *Armeria* (*Ibid.*, 1946). Il suivit les traces de son maître Raciborski, qui avait commencé la publication des *Plantae Poloniae Exsiccatae* — en continuant de publier, en collaboration avec B. Pawłowski, un herbier analogue en s'attachant surtout aux plantes rares et aux espèces mal déterminées. Jusqu'ici quatre centuries ont été traitées (1910, 1934, 1936 et 1939) ; dans les notices accompagnant chaque espèce on trouve mentionnées non seulement leur position, mais encore diverses observations.

C'est ainsi que Szafer tenta de faire un inventaire critique de la flore polonaise. Mais il ne fut pas uniquement un systématicien. Il s'intéressa avant tout aux problèmes de la distribution des plantes par rapport aux conditions du milieu. On peut voir par la première étude de Szafer, publiée il y a quelque quarante ans dans les colonnes de la revue *Wszecławiat* (l'Univers) et intitulée *Les problèmes et les objectifs de la géographie des plantes* (1909), que l'auteur s'engageait déjà dans une voie nettement tracée et qu'il avait une méthode pour résoudre ces problèmes.

La thèse de Szafer (1910), sur les plantes des Miodobory, était le résultat d'une étude approfondie des plantes dans leur milieu naturel. En dehors de l'étude des végétaux supérieurs, il se consacrait aussi à celle de la flore des eaux sulfureuses aux environs de Lwów, dans la localité Siwa Woda, près de Szkló (1910-1911). Pour comprendre le caractère du revêtement végétal du pays, il fallait connaître à fond le problème de l'extension des diverses espèces. A cet effet, Szafer a composé un ouvrage spécial intitulé *Etudes sur les extensions géographiques des plantes en Pologne* (Mémoires de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, 1919) et il a en même temps procédé à une analyse détaillée du problème de l'extension des herbes (*Przeł. Geograficzny* 1919). Il revint plus d'une fois, dans de nombreuses publications, au problème de l'extension typique des arbres tels que le hêtre, le mélèze, le sapin blanc, le sapin, l'if, les plantes de la steppe et les plantes sauvages médicinales. Ces différentes études ont été à l'origine de deux précieux travaux assez amples relatifs à quelques uns des principaux éléments de la flore polonaise, et intitulés *L'élément mon-*

tagnard dans la flore des basses plaines de Pologne (Mémoires de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, 1930) et *La forêt et la steppe en Podolie Occidentale* (Ibid 1935). La carte phytogéographique de la Pologne, éditée et retouchée à plusieurs reprises, a été dressée par Szafer et synthétisait ses recherches dans cette direction. Le couronnement ultime des travaux de Szafer dans le domaine de la géographie des plantes est un manuel, fort original et bien illustré, ayant pour titre *Esquisse générale de la géographie des plantes*, et qui fut édité en Suède en 1949 comme « contribution du gouvernement suédois à la reconstitution de la science polonaise ».

Mais, à côté du problème de la géographie de la flore, Szafer, qui, à l'occasion d'une excursion des phytogéographes en Suisse (en 1922), avait rencontré des représentants de la sociologie des plantes, science qui venait à peine de naître et qui, à l'étranger, prenait déjà de la consistance sous forme de deux écoles, la suédoise et la suisse, se rallia à cette dernière et résolut d'étudier, d'après les méthodes de la phytosociologie, les associations des plantes poussant sur un terrain aussi diversifié que celui des Tatra qui, jusqu'alors, n'avait été étudié dans le détail que du point de vue de la flore. Avec l'aide de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, il put consacrer, depuis l'année 1923, quelques saisons estivales aux recherches de phytosociologie en y associant tous ses élèves. La flore des Tatra a été ainsi étudiée à ce point de vue. Les premières recherches (Szafer avec Kulczyński et Pawłowski) avaient pour objet la flore de la vallée de Chochołów (Bull. Int. Acad. 1923) ; l'année suivante on s'attacha à l'étude de celle de la vallée de Kościeliska (Bull., 1925) ; la vallée de Mięłusia et les Czerwone Wierchy furent étudiés ensuite par B. Pawłowski et K. Stecki (Bull., 1927). Quant aux vallées situées au nord du mont Giewont, elles furent examinées par Szafer et M. Sokółowski (Bull., 1925) ; en dernière étape on étudia les associations végétales dans les vallées du Morskie Oko (B. Pawłowski, M. Sokółowski et K. Walisch (Bull., 1926). Il convient d'ajouter à ces travaux ceux qu'a effectués sur les associations épilithiques des lichens dans les Tatra un élève de Szafer, J. Motyka (Bull., 1924 et 1926).

A ces travaux phytosociologiques se rattachent encore les études sur les terrains avoisinants publiées par des élèves de Szafer, et notamment celles de : A. Kozłowska, *Les associations épilithiques de plantes sur les hauts-plateaux de Petite Pologne* (Bull., 1928) et de St. Kulczyński, *Les associations de plantes dans les Pieniny* (Bull., 1928). Grâce à toutes ces recherches, le professeur Szafer acquit une renommée dans le monde des spécialistes comme fondateur de l'école cracovienne de phytosociologie. Aussi, quand, en 1928, une excursion internationale de phytogéographes (E.I.P.) fut organisée en Pologne, tous ces botanistes durent reconnaître que, grâce au professeur Szafer, une série d'excellentes monographies phytosociologiques avait été publiée en Pologne. Du reste, sous la direction du professeur Szafer, paraissaient alors seize guides en langues étrangères, se rapportant aux terrains visités et pourvus d'une carte de la distribution des arbres de Pologne.

Au cours des vingt dernières années, le professeur Szafer s'est surtout occupé de problèmes paléontologiques ; il a étudié en particulier le pléistocène, et cela afin d'élucider l'évolution de la flore dans les basses plaines de Pologne depuis l'époque glaciaire. Dans un de ses premiers travaux

il s'était déjà intéressé à la flore fossile du Drias aux environs de Krynynopol en Galicie (Bull., 1912). Lorsque, à la suite des travaux des Suédois Erdmann et Post, on eut introduit la méthode de l'analyse pollinique des tourbières, méthode qui permettait, grâce au pollen des arbres conservé dans la tourbe, d'établir la succession des divers types forestiers depuis l'époque glaciaire et dans les époques interglaciaires, Szafer s'attacha avec ses élèves à ce genre de recherches. C'est dans son laboratoire que fut organisée une série de recherches sur le pléistocène (*diluvium*) polonais, et c'est pour ces recherches-là que fut créée, sous l'égide de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, une nouvelle revue intitulée *Starunia* (du nom de la localité où fut trouvé un spécimen du Rhinocéros velu remontant aux temps de la toundra, et bien conservé dans le naphte).

Jusqu'aujourd'hui ont paru vingt-sept fascicules de cette revue. On y trouve des lumières sur l'évolution de la flore forestière depuis le temps de la dernière glaciation. Sur l'initiative et à l'exemple du professeur Szafer, on a aussi procédé, dans d'autres centres scientifiques, à de nombreuses recherches d'après cette nouvelle méthode, de telle sorte que le pléistocène polonais a été sérieusement étudié et qu'il est assez bien connu aujourd'hui.

Le professeur Szafer redoubla d'efforts dans ses recherches de paléobotanique lorsque, près de Krościenko, dans les Pieniny, on eut découvert des couches extrêmement riches en vestiges de plantes du tertiaire (de l'âge du pliocène). C'était la première découverte de ce genre en Pologne, et c'était, de plus, l'une des plus riches en trouvailles parmi celles qui ont été faites en Europe. Se basant sur une analyse très poussée de l'important matériel ramené au jour, en particulier des strobiles et des fruits, le professeur Szafer publia un ouvrage fondamental concernant le pliocène polonais, ouvrage intitulé *La flore du pliocène de Krościenko s/ Dunajec. 1re partie, générale* (Mémoires de l'Ac. Pol. d. Sciences et des Lettres, 1946), 2^e partie, descriptive (Ibidem, 1947). Ce travail, reconnu comme étant le meilleur de tous ceux qu'on a publiés à cette époque dans le champ de la biologie, obtint le Prix de la Société des Sciences de Varsovie.

Poursuivant ses travaux sur les spécimens découverts à Krościenko, Szafer porta son attention sur le très riche matériel recueilli pour le genre *Tsuga* (*Studies on the Genus Tsuga Carr. in the Tertiary in Europe* - Bull., 1949). L'analyse biométrique des caractéristiques des strobiles et des aiguilles lui permit de relever deux variétés différentes : la variété européenne et la variété américaine ; elle lui permit aussi de projeter une intéressante lumière sur l'évolution de ces variétés dans le pliocène, ainsi que sur l'évolution des genres en général.

Une étude plus approfondie de la flore du pléistocène ainsi que du pliocène précédant l'époque glaciaire, lui permit de faire une synthèse de ses recherches dans son travail intitulé *Esquisse de l'histoire du développement de la flore de l'Holoarctide* (Annales de la Soc. Pol. de Géol. 1946).

Le professeur Szafer s'intéressait encore à la biologie des fleurs. En ce qui concerne les diverses époques de la floraison des plantes, il publia une étude sur *Les saisons phénologiques en Pologne* (Kosmos, 1922) ; quant aux associations végétales, il s'intéressa aussi à la statistique des fleurs dans les associations (Comm. d. Phys. de l'Ac. Pol. des Sciences et des Lettres, 1927) ; il composa un précieux manuel de la biologie des fleurs, manuel

intitulé *La vie des fleurs* (Lwów, 1927), ainsi que plusieurs brochures destinées à la vulgarisation de ces questions ; une de ces brochures, écrite en collaboration avec sa femme, Mme Janina Szafer, est intitulée : *Les fleurs dans la nature et dans l'art* (1948).

Marchant sur les traces de son maître, Raciborski, Szafer devint un pionnier zélé de la protection de la nature. Depuis l'année 1920 il se trouva à la tête de la Commission et, plus tard, du Conseil National pour la Protection de la Nature, et il développa à ce poste une activité très intense en écrivant nombre d'articles sur ce sujet et en combattant pour la conservation de la beauté de son pays. A cet effet, il fonda, dirigea ou inspira toute une série de publications parmi lesquelles il faut citer *Ochrona przyrody* (La protection de la Nature, un volume par an au cours de 18 années), le *Bulletin trimestriel d'information* (9 volumes, 1931-1939), des publications spéciales éditées sous forme de brochures (73 numéros), des monographies scientifiques, telles que celles de J. Paczoski (*Les forêts de la Białowieża*, 1930) et de J. Wallas (*La végétation de la Babiogóra*, 1933), un manuel collectif *Les trésors de la nature et leur protection* (1932), des publications du Comité régional pour la Protection de la Nature en Grande Pologne et en Poméranie, qui paraissaient à Poznań sous la rédaction du professeur A. Wodziczko (9 fascicules).

En sauvant des centaines de réserves de la destruction, en créant des parcs nationaux dans la Białowieża, dans le massif de Sainte-Croix, dans les Pieniny, sur la Czarna Hora, à Ludwików (près Poznań), et en posant les bases de la création d'un parc national dans les Tatras, on assura des conditions fort avantageuses pour les recherches dans le milieu naturel, en stimulant et en facilitant des études sur la flore et sur la phytosociologie. Après la guerre on a vu paraître (en 1948) le dix-huitième volume annuel de la *Ochrona Przyrody* (Protection de la Nature), une série de nouvelles brochures, une nouvelle revue mensuelle publiée sous la direction du professeur Szafer et qui a pour titre : *Chrońmy przyrodę, ojczyznę* (Protégeons la nature). Grâce à l'énergie et au dévouement du professeur Szafer, la Pologne peut revendiquer d'importants succès dans ce domaine.

On doit aussi au professeur Szafer une précieuse contribution à l'histoire de la botanique en Pologne. Il publia sur ce sujet les articles suivants : un *Aperçu sur le développement de la géographie des plantes en Pologne au cours des 50 dernières années* (Kosmos, 1928), *Sur l'histoire de la protection de la nature* (1932), *La polichromie végétale dans le retable de Wil Stwoszcz* (Acta Soc. Bot. Pol. XI, Suppl. 1934), les biographies de ses prédécesseurs à la chaire de botanique à Cracovie, comme celles d'A. Estreicher et de N.I.R. Czerwiakowski, et avant tout de M. Raciborski (1863-1917) à qui il a consacré plusieurs articles pour faire connaître la vie d'études de ce grand savant ainsi que les sources et les voies de sa création scientifique et de son œuvre sociale ; il a publié une brochure de vulgarisation (*M. Raciborski*, 1948), et enfin, il a fait ériger à son maître, après de patientes démarches, un monument au Jardin Botanique de Cracovie. Il a contribué à faire mieux apprécier les mérites du poète et géographe polonais Vincent Pol dans le domaine de la géographie des plantes (Comm. Phys. de l'Ac. Pol. des Sciences et des Lettres, 1916), et a publié une série de « Vies » de botanistes polonais, ses collègues et ses disciples, tels qu'Antoine Żmuda, Stéphane Jentys, Eustache Wołoszczak, Charles Wallisch, Marian Sokó-

łowski, Jean Grochmalicki, Stanislas Sokolowski, Adam Wodziczko et Désiré Szymkiewicz.

Le professeur Szafer est un vulgarisateur de premier ordre, et il prend fréquemment la plume pour présenter d'une façon simple les résultats des problèmes scientifiques complexes. Ses deux livres où il rapporte ses impressions de voyages à la suite d'un séjour fait en Tunisie et aux Etats-Unis, livres intitulés *Au seuil du Sahara* (1925) et *Yellowstone, pays d'ours et de sources chaudes* (1929) ont enrichi la littérature polonaise de voyages, et son *Epoque glaciaire* (1946) donne une synthèse des recherches de l'auteur.

En collaboration avec l'éminent pédagogue polonais B. Dyakowski, Szafer a composé plusieurs manuels de botanique à l'usage des différentes classes d'enseignement secondaire.

Szafer fut doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université Jagellonienne au cours de l'année scolaire 1931-1932. Il exerça les fonctions de recteur dans les années 1936-1938, et celles de pro-recteur de 1945 à 1947.

Au cours de l'occupation allemande, Szafer échappa, il est vrai, au sort de ses collègues de l'Université de Cracovie qui furent déportés à Oranienburg (où une vingtaine trouvèrent la mort), mais bientôt il fut expulsé des Instituts de Botanique de Cracovie par leur directeur allemand, Wilhelm Herter, et en même temps de son domicile au Jardin Botanique, et il eut alors à subir un emprisonnement de plusieurs mois ; cependant, durant toute l'occupation, certain de la victoire des Alliés, il travailla clandestinement avec ceux qui prônaient l'esprit de résistance et préparaient les plans de leur activité dans une Pologne libérée.

Depuis 1923, Szafer est membre actif de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres ; depuis 1945, il est directeur de la troisième Section de l'Académie (Sciences-mathématiques), et, depuis 1947, vice-président de l'Académie ; il est aussi membre actif de la Société des Sciences de Varsovie et de la Société des Sciences de Wrocław, membre d'honneur de la Société Polonaise des Naturalistes (Société Copernic), de la Société Polonaise de Dendrologie, de la Société Polonaise de Cynégétique et de la Ligue pour la Protection de la Nature en Pologne. Depuis la fondation de la Société Polonaise de Botanique, il préside toujours la section Cracovienne de cette Société et, cette année, il a été élu son membre d'honneur. Il est aussi le président de la Société Polonaise de Dendrologie. Pour ce qui est des compagnies savantes étrangères, il est membre des Académies des Sciences de Prague et de Bucarest, des Sociétés françaises et suisses de Botanique, Societas pro-fauna et flora Fennica, Societas Phytogeographica Suecana ; il est, en outre, membre du Comité directeur de l'Union Internationale Phytogéographique ayant son siège en Hollande.

Depuis le moment où, en 1917, Szafer fut nommé professeur à l'Université Jagellonienne, il a donné beaucoup d'essor à l'Institut de Botanique et a construit de nouvelles serres ; il a fait entièrement restaurer les anciennes ; il a conçu et réalisé de nouveaux plans pour le Jardin botanique et l'a enrichi d'un nombre considérable de plantes nouvelles. Ce Jardin, créé en 1783, et qui se trouve situé à la périphérie de la ville, a eu la chance de ne pas se voir entourer de constructions nouvelles, grâce à quoi, au cours des dernières années, on a pu l'agrandir, de sorte qu'aujourd'hui, c'est le plus riche Jardin Botanique de Pologne.

Bolesław HRYNIEWIECKI.

NECROLOGIE

JAN RUTKOWSKI

(8. IV. 1888 — 22. V. 1949)

Jean Rutkowski fut, avec François Bujak, un de ces savants infatigables qui ont fait le plus pour l'histoire des faits et des phénomènes économiques en Pologne, et pour donner à ces études-là le caractère d'une branche particulière de la science historique. Il étudia à l'Université de Lwów sous la direction de Stanislas Zakrzewski et de Louis Finkel, et c'est à cette université qu'il obtint le grade de docteur en présentant une thèse intitulée : *L'histoire de la trésorerie polonaise du temps d'Alexandre Jagellon*, publiée dans le *Kwartalnik Historyczny* et manifestement inspirée par les travaux d'Adolphe Pawiński sur la trésorerie et les finances polonaises à la fin du XVI^e siècle. Jean Rutkowski devait par la suite s'opposer toujours davantage à l'école représentée par les savants de la vieille génération, en attribuant une importance décisive aux lois économiques mêmes. Cette orientation ne cessa de s'accroître chez lui, et on peut le comprendre en remarquant qu'il avait des connaissances théoriques approfondies en matière d'économie politique, qu'il maniait avec sûreté les méthodes statistiques et qu'il n'a jamais délaissé les problèmes de pure théorie.

Il ne tarda pas à entrer en relation avec François Bujak qui, comme maître de conférences, était le premier à enseigner, à l'université de Cracovie, l'histoire de l'économie. Il publia bientôt une monographie sur *Le Domaine de Brzozów, propriété de l'évêché de Przemyśl, au XVIII^e siècle* (dans les éditions de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres), étude qui marque le début de ses vastes recherches sur la campagne polonaise pendant les deux derniers siècles de l'ancienne République. Dans ce travail, il utilise largement la méthode statistique qui différencie on ne peut plus nettement l'histoire économique des autres branches de la science historique.

Envoyé à Rome par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, en 1909-1910, comme chargé de recherches dans les archives, il ne néglige pas pourtant ses études économiques, mais il s'y consacra entièrement au cours des deux années qu'il passera ensuite à Paris. Sous la direction d'Henri Sée, il s'attache à étudier certains aspects de la propriété foncière en Bretagne au XVIII^e siècle et fait paraître les résultats de cette enquête d'abord dans les *Annales de Bretagne* (1912) sous le titre : *La répartition et l'organisation de la propriété foncière en Bretagne au XVIII^e siècle*, et puis en langue polonaise dans le *Przeгляд Historyczny* (1913).

Après son retour dans le pays, il publie (dans *Ekonomista*, 1914) *Studia nad położeniem włościan w Polsce w XVIII wieku* (Etudes sur la situation des paysans en Pologne au XVIII^e siècle). Peu de temps après, il donne (dans *Kwartalnik Historyczny*, 1916) une étude intitulée *Przebudowa wsi w Polsce po wojnach w połowie XVIII wieku* (La transformation des campagnes polonaises après les guerres vers le milieu du XVIII^e siècle) et (dans les Mémoires de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Section des Sciences historiques et philosophiques, vol. 61 1918) *Statystyka zawodowa ludności wiejskiej w Polsce w drugiej połowie XVI wieku* (Une

statistique des métiers chez la population paysanne en Pologne, dans la seconde moitié du XVI^e siècle). Dans la première de ces deux études, il examine les conséquences des dévastations occasionnées par les guerres pour la structure économique et sociale des campagnes, et notamment en rapport avec le processus de reconstruction. Dans ce processus, c'est le manoir (c'est-à-dire le « grand propriétaire ») qui, étant plus fort au point de vue financier, a joué le rôle principal. Et, comme d'autre part, la bonne conjoncture persiste pour les exploitations agricoles grandes et moyennes, il en résulta une « prolétarianisation » d'une grande partie de la population paysanne. Ceci est établi par des statistiques pour les trois voïvodies les plus éprouvées par les guerres, et ce résultat montre bien toute l'importance des recherches historico-économiques pour l'histoire général du pays.

Dans la seconde étude, c'est le problème de la division du travail qui a reçu le plus d'attention.

En 1917, Jean Rutkowski devint maître de conférences à l'Université de Lwów pour enseigner l'économie politique à la Faculté de Droit et, en 1919, il fut nommé professeur d'histoire de l'économie à la Faculté de Droit et des Sciences Economiques de l'Université de Poznań qui venait d'être créée. Sa production continuait cependant à être aussi abondante que par le passé. En 1921, il publie, dans les travaux de la Commission historique de la Société des Amis des Sciences de Poznań, un mémoire *Skup solectw w Polsce XVI wieku*, et en même temps un livre fondamental : *Poddaństwo włościan w XVIII wieku w Polsce i niektórych innych krajach Europy* (La servitude des paysans au XVIII^e siècle en Pologne et dans quelques autres pays d'Europe). Une des conclusions de ce livre, c'est qu'en Pologne la servitude économique des paysans, si pénible qu'elle fût, était compatible avec un certain degré d'autonomie. Cette autonomie était même une condition essentielle de ce régime-là qui ne saurait être identifié avec la servitude personnelle. Il était en Pologne en vigueur comme une forme générale de vie économique, et seule la petite noblesse appauvrie, qui cultivait le sol elle-même, représentait une exception à la règle. Ce travail a pour complément l'étude intitulée : *Sprawa włościańska w Polsce w XVIII i XIX wieku* (La question paysanne en Pologne au XVIII^e et au XIX^e siècle, 1922), où les mêmes problèmes sont traités d'une façon plus accessible au grand public.

En 1923, Jean Rutkowski fait paraître son livre, *Zarys gospodarczych dziejów Polski w czasach przedrozbiorowych* (Les lignes générales de l'histoire économique de la Pologne à l'époque antérieure aux partages), qui sera réédité deux fois (en 1946 et en 1947). Ce livre obtient, en effet, un succès comparable à celui qu'a eu l'histoire des institutions de l'ancienne Pologne de Stanislas Kutrzeba.

Les conceptions théoriques du défunt se traduisent bien dans un exposé qu'il fit au IV^e Congrès des historiens polonais, tenu en 1925, à Poznań, sous le titre : *Sur le problème de la synthèse dans l'histoire économique*. D'après lui, la synthèse en histoire doit consister dans la systématisation des faits historiques, et, au fond, c'est là encore une opération analytique. Quant à la recherche des concepts généraux et des lois qui régissent l'évolution, elle doit être placée tout à fait en dehors du champ des recherches historiques proprement dites. Or, la construction « synthétique » devant aboutir à présenter « une connexion interne » des faits, il y a lieu de rechercher un facteur qui conditionne entièrement tous les éléments et le

développement d'une organisation économique et sociale, et ce facteur ne saurait être, selon Rutkowski, que le principe de la répartition du revenu national (1). Mais, d'un autre côté, il y a un parallélisme entre les sciences historiques et les sciences théoriques, lequel garantit le caractère distinct et l'autonomie de l'histoire économique au sein des autres sciences historiques, et conduit à reconnaître la dépendance fonctionnelle des différents domaines de la vie à une époque donnée.

Au cours de cette même année paraît une étude de Rutkowski ayant pour titre *Zagadnienie reformy rolnej w Polsce w XVIII wieku na tle reform przeprowadzonych we wsiach miasta Poznania* (Le problème de la réforme agraire en Pologne au XVIII^e siècle, à la lumière des réformes introduites dans les campagnes appartenant à la ville de Poznań) et qui offre aussi beaucoup d'intérêt en raison de la méthode employée par l'auteur. Dans ce travail, il est question d'une reconstruction de la vie des campagnes à la suite des dévastations occasionnées par la guerre, mais qui eut d'autres conséquences pour l'organisation des campagnes. Il s'agit de la plus ancienne réforme des loyers, qui se substituait à l'exploitation agricole dans les fermes appartenant à la grande propriété.

A la même époque, Jean Rutkowski abordait l'histoire de l'industrie minière en Pologne. En étudiant ce sujet à la lumière des sources, il cherchait aussi à le rattacher à des phénomènes économiques d'allure plus générale. Il publia alors : *Początki kapitalizmu w kopalniach chęcińskich* (Les débuts du capitalisme dans les mines de Chęciny, 1925) ; *Z dziejów żup ruskich za Zygmunta Augusta* (Pour l'histoire des mines de sel en pays ruthène au temps de Sigismond-Auguste, 1925) ; *O podziale dochodów w żupach ruskich za Zygmunta Augusta* (La répartition du revenu dans les mines de sel en pays ruthène au temps de Sigismond-Auguste, 1927). Dans l'industrie de mines se laissent observer, d'une part, une exploitation à petite échelle et une exploitation coopérative (qui existait déjà au Moyen Age) et, d'autre part, une exploitation assurée par la Cour royale. Les formes capitalistes d'exploitation dérivait de l'organisation royale (par un processus consistant à s'en rendre indépendant) ou bien de l'organisation coopérative. Les conclusions que ces études ont permis de dégager ont été généralisées par l'auteur dans son histoire de l'économie polonaise.

Jean Rutkowski s'est toujours tenu au courant des travaux poursuivis à l'étranger dans le domaine de l'histoire économique. De son côté il publia dans la *Revue d'histoire économique et sociale* un mémoire intitulé *Le régime agraire en Pologne au XVIII^e siècle* (vol. 14, 15. 1926-1927). Presque en même temps parut en français son *Histoire économique de la Pologne avant les partages* (Paris, 1927, XII + 280 pages, ouvrage publié par l'Institut d'études slaves de Paris et couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques). Ce livre s'écarte peu de l'ouvrage polonais ayant le même titre ; il donne surtout une bibliographie plus riche. Enfin, dans son article *Le problème de la synthèse dans l'histoire économique*, paru

(1) Il dit notamment dans sa communication : « Une analyse plus détaillée des éléments du système économique et leurs rapports avec la question de la répartition du revenu social prouvent qu'ils restent tous en relation directe ou indirecte avec la question de leur répartition... Il s'ensuit que, considérant le fait du revenu social comme fondamental dans l'histoire économique, nous pourrions arriver à une synthèse complète du problème de l'histoire économique et sociale ».

dans la *Revue de Synthèse historique* (Paris, 1927), il développait encore sa conception du revenu national comme facteur de synthèse et d'explication générale.

En ce qui concerne les particularités des différentes provinces de l'ancienne Pologne au point de vue du régime agraire, on doit retenir le travail de Rutkowski *Pańszczyzna i praca najemna w organizacji folwarków królewskich w Prusach Królewskich za Zygmunta Augusta* (La corvée et travail salarié dans l'organisation des fermes royales en Prusse Orientale au temps de Sigismond-Auguste ; dans *Roczniki Historyczne*, tome IV, Poznań, 1928), qui fait ressortir l'importance du travail salarié en Prusse Orientale à cette époque-là en rapport avec les conditions singulièrement favorables à l'exportation du blé.

Des problèmes d'une autre sorte et touchant davantage à l'histoire générale du pays ont été abordés par Jean Rutkowski dans une étude intitulée *Gospodarcze podłoże rozbiorów Polski* (Les bases économiques des partages de la Pologne ; dans *Ruch prawniczo-ekonomiczny i socjologiczny*, Poznań, 1930). En traitant ce sujet, l'auteur insiste sur le rôle qu'a joué, dans la ruine de l'ancienne République, le niveau de vie de la noblesse et surtout de la haute noblesse. Ce facteur a contribué, d'après lui, à l'appauvrissement de l'Etat. La part que les travailleurs agricoles avaient au revenu diminue, à cette époque, au point que la production agricole elle-même devait en souffrir. Ce sujet a été exposé par Jan Rutkowski en français dans l'article *Les bases économiques des partages de l'ancienne Pologne* (*Revue d'Histoire Moderne*, Paris, 1932).

Au Congrès international des historiens, tenu à Varsovie, il fit une communication sur *La genèse du régime de la corvée dans l'Europe Centrale depuis la fin du Moyen Age* (La Pologne au VI^e Congrès International des Sciences Historiques, Varsovie 1930). En 1934, il publia à l'usage des spécialistes étrangers une *Bibliographie de l'Histoire du crédit et du change en Pologne depuis le XV^e siècle jusqu'en 1815* (*History of the principal banks*, The Hague 1934).

Parmi les autres travaux qu'il a fait paraître à cette époque, il faut mentionner les suivants : *Co to były folwarki w dawnej Polsce* (Les fermes dans l'ancienne Pologne, *Roczn. dz. spot. i gosp.*, (Lwów, 1934). Il les définit comme exploitations agricoles administrées sans que le propriétaire cultive le sol lui-même. *Dochody miejskie własności ziemskiej w Polsce w czasach nowożytnych* (Les revenus que la grande propriété foncière en Pologne tiraient des villes dans les temps modernes, *Comptes Rendus de la Société des Sciences de Varsovie*, vol. 28, 1935) ; *Ze studiów nad położeniem czeladzi folwarcznej w dawnej Polsce* (Etudes sur la situation des travailleurs de ferme dans l'ancienne Pologne, Kraków, 1938). Il traite ce sujet aussi en rapport avec le problème de la répartition du revenu. Et, dans une publication polono-hongroise qui paraissait en langue française, il publia un article sur *Les questions économiques et financières sous le règne d'Etienne Bathory, roi de Pologne* (Kraków, 1935).

Jan Rutkowski présenta aussi d'importantes communications aux congrès des historiens polonais. En 1930, il donna, à la réunion de Varsovie, une caractéristique du capitalisme agraire en Europe dans les temps modernes (*Kapitalizm agrarny w Europie w czasach nowożytnych*) et, en 1935, prenant la parole au Congrès de Wilno, il traita des revenus de la

grande propriété foncière en Pologne à l'époque moderne (*Badania nad dochodami wielkiej własności ziemskiej w Polsce w czasach nowożytnych*).

C'est en 1938 que paraît, à Cracovie, le premier volume de son vaste ouvrage : *Badania nad podziałem dochodów w Polsce w czasach nowożytnych* (Recherches de la répartition des revenus en Pologne à l'époque moderne). Le second volume déjà préparé à l'impression fut détruit au cours de la dernière guerre, en même temps que le second volume des *Lignes générales de l'histoire économique de la Pologne*, relatif à l'époque postérieure aux partages.

Au cours de ces années parut cependant, en Angleterre, son travail : *Medieval Agrarian Society in its Prime ; Poland, Lithuania and Hungary* (le dernier chapitre ayant été préparé en collaboration avec le savant hongrois, le professeur Domanovszky) dans le 1^{er} tome de *The Cambridge Economic History of Europe* (Cambridge, 1942).

Après la guerre, Jan Rutkowski publia la seconde édition (1946), modifiée et complétée, du premier volume de son *Histoire économique de la Pologne*, à laquelle succède bientôt la troisième (1947). Cette dernière contient déjà beaucoup de renseignements sur l'histoire économique des Terres Recouvrées. Mais, dans le courant de cette même année, il fait paraître séparément : *Rys historyczny wsi na Śląsku* (Esquisse d'une histoire de la campagne silésienne, dans *Gospodarstwo wiejskie na ziemiach odzyskanych* N° 3, Warszawa, 1947), et organise des recherches sur le régime économique instauré sous l'occupation allemande. Enfin, il achève le second tome de son *Histoire économique de la Pologne*, consacré à l'époque postérieure aux partages.

En 1946, il fit, à la séance solennelle de l'Académie Polonaise, une conférence sur le manifeste de Połaniec (lancé par Kościuszko) à la lumière des réformes agraires en Europe au XVIII^e siècle (*Uniwersał połaniecki w świetle europejskich reform rolnych XVIII wieku*).

Depuis la fin de la guerre, Jean Rutkowski s'intéressait aussi beaucoup à l'organisation des recherches scientifiques. Ainsi, il a créé auprès de la Société des Amis des Sciences de Poznań un cercle d'études pour examiner les problèmes théoriques et pratiques que pose l'activité scientifique. C'est sur son initiative que ce cercle a publié un volume (le premier de la série projetée) intitulée : *Z zagadnień dydaktycznych wyższego szkolnictwa* (Les problèmes didactiques de l'enseignement supérieur, Poznań, 1948) et dans lequel on trouve aussi ses articles *Wykłady czy konwersatoria* (Cours ou conférences ?) et *Wspomnienia o seminarium historycznym prof. Ludwika Finkla* (Souvenirs du séminaire d'histoire du prof. Finkel (1). D'autre part, il a assumé aussi la rédaction des *Roczniki dziejów społecznych i gospodarczych* (*Annales d'histoire sociale et économique*), dont le siège avait été transféré à Poznań, et fait paraître, en collaboration avec F. Bujak,

(1) Avant la guerre, J. Rutkowski a traité des problèmes de l'organisation des recherches scientifiques dans la publication *Nauka Polska* (La science polonaise) : *O zadaniach pracy naukowej na prowincji w zakresie historii* (Les recherches historiques en province, t. VI) et *Organizacja nauki* (L'organisation de la science et le progrès de la science : quelques remarques sur le surcroît de l'organisation de l'activité scientifique, t. XIV). D'autre part, il a publié dans les *Annales d'histoire économique et sociale*, éditées à Paris par Marc Bloch, un article sous le titre *Les centres d'études d'histoire économique en Pologne*.

les volumes VIII (1939-1946), IX (1947) et X (1948) de cette publication. Il s'est chargé de la direction générale de l'*Encyclopédie Polonaise*, publiée par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Enfin, il a fait partie du Haut Conseil Scientifique auprès du Ministre de l'Education Nationale.

Jan Rutkowski s'est consacré tout entier à l'histoire économique de la Pologne. Il a mis au service de cette discipline toutes ses qualités intellectuelles et morales. Par ses recherches, il a éclairé un domaine peu étudié avant lui, et a contribué très largement à faire mieux connaître le passé du pays. Il nous a quittés étant en pleine possession de ses facultés productrices. Son apport à l'histoire de la Pologne n'est pas une œuvre fragmentaire, c'est un ensemble de très grande valeur.

Le défunt était membre actif de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, de la Société des Sciences de Varsovie, de la Société des Amis des Sciences de Poznań. Il faisait partie de la Société d'Histoire de Droit de Paris.

Kazimierz TYMIENIECKI.

LES COLLABORATEURS DU IV^e FASCICULE
DU BULLETIN DU C.P.R.S. DE PARIS

Seweryn Hammer, professeur de philologie classique à l'Université de Cracovie ; Bolesław Hryniewiecki, professeur de systématique et de géographie des plantes à l'Université de Varsovie ; Tadeusz Jaczewski, professeur de zoologie systématique à l'Université de Varsovie ; Jan Samsowicz, professeur de géologie à l'Université de Varsovie ; Tadeusz Sinko, professeur de philologie classique à l'Université de Cracovie ; Kazimierz Tymieniecki, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Poznań ; Bolesław Biliński, assistant à l'Institut de philologie classique de l'Université de Wrocław.

Pour la rédaction de ce fascicule du Bulletin, on a utilisé deux monographies : *Historia filologii klasycznej w Polsce* de Seweryn Hammer et *Historia badań polskich nad sztuką starożytną* (Histoire de recherches effectuées en Pologne sur l'art antique) de Stanisław Gąsiorowski, tous deux professeurs à l'Université de Cracovie. Ces deux ouvrages font partie de *Historia nauki polskiej* (Histoire de la science polonaise), publiée actuellement par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.

La direction du Bulletin tient à remercier très vivement MM. les professeurs S. Hammer, K. Kumaniecki, J. Manteuffel et T. Sinko pour les conseils en vue de la publication de ce fascicule.



SOMMAIRE

RECHERCHES POLONAISES SUR LE MONDE ANTIQUE

La philologie classique en Pologne	1
Les philologues classiques morts au cours des années 1939-1949	3
La philologie classique après la guerre	6
Traductions polonaises des classiques grecs et latins	8
Publications sur la civilisation gréco-latine destinées au grand public	12
Etudes sur l'art antique	14
Les collections d'art antique au Musée National de Varsovie..	19
Le Dictionnaire Polonais du Latin Médiéval	21
Institut de papyrologie de Varsovie	22

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

La Littérature grecque de Tadeusz Sinko	23
Une nouvelle édition de Pindare	30
Une édition d'Hermogène	33
Le droit romain en Egypte	35
Histoire économique du monde antique	36
Les importations romaines sur le territoire slave	37
Nouvelles recherches sur la Chronique de Gallus Anonymus..	37
La rhétorique de Philippe Buonaccorsi	41
Etudes polonaises sur la philologie classique publiées en langues étrangères après la guerre	42

CHRONIQUE

Les prix accordés par l'Etat aux savants polonais	44
Jan Dembowski	45
Roman Kozłowski	47
Władysław Szafer	50

NECROLOGIE

Jan Rutkowski (1888-1949)	56
---------------------------------	----



Centre Polonais de Recherches Scientifiques

74, rue Lauriston, Paris-XVI^e. - Tél. Kléber 66-91

Directeur :

Stanislas Wędkiewicz

Professeur à l'Université de Cracovie.
